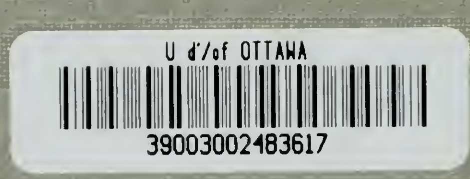

U d'/of OTTAWA
39003002483617

A Tony Borel,

P. Harel

L'Herbager

PIÈCE EN TROIS ACTES, EN VERS

Représentée pour la première fois au Théâtre national de l'Odéon, le 19 Septembre 1891.

PAUL HAREL

L'Herbager

PIÈCE EN TROIS ACTES, EN VERS



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCI



A JULES TRUFFIER,

de la Comédie-Française;

A JULIEN TOUCHAIS,

Leur Ami,

P. H.

PERSONNAGES

LA HANTERIE	MM.	Montbars
BEAUFERMANT		Cabel
OCTAVE LA HANTERIE		Maury
BRANOUILLAC		Duard
GIBORY		Duparc
UN FERMIER		Auguste
UN DOMESTIQUE		Frangier
MADAME LA HANTERIE	Mmes	Crosnier
MADAME GIBORY		Raucourt
GERMAINE		Parys
JEANNOT		Lherbay

Valets de ferme, Servantes, Invités

Pour la mise en scène, s'adresser à Monsieur Foucault, Régisseur Général au Théâtre National de l'Odéon.



L'Herbager

ACTE PREMIER

Une grande pièce moitié salon, moitie salle à manger. Dans le fond, à gauche, un piano. A gauche, une table massive avec chaises. A droite, premier plan, une cheminée avec sa garniture. Sur la table tout pour écrire, papier criard. Portraits de famille. Porte au fond et portes latérales, fenêtre au deuxième plan à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

OCTAVE LA HANTERIE, MADAME LA HANTERIE.

OCTAVE, *entrant.*

Bonjour, mère. Mon père a-t-il quelque nouvelle?

MADAME LA HANTERIE, *assise et brodant.*

Non. Son élection lui trouble la cervelle.
Il est parti, doutant de tous ses messagers.
Ton père était ici parmi les herbagers,
A sa place. Il aspire à des charges plus hautes,
L'ambition nous fait commettre bien des fautes;
D'un rêve de grandeur le voilà tourmenté.
Où donc est le bon temps de la simplicité?

OCTAVE.

Rester simple est vraiment trop simple : on s'en fatigue.
Il faut se distinguer à tout prix, et l'on brigue
Des emplois ignorés l'honneur et les tracas.
De nous, fils d'herbagers, on fait des avocats.
Les fils de nos fermiers sont tous clercs de notaire.

MADAME LA HANTERIE.

C'est triste.

OCTAVE.

Autant de bras qu'on enlève à la terre.
Partout la politique : on crie, on braille, on ment.
Le monde est fatigué de vivre simplement.
On vote. La gaîté se perd au fond des urnes.
On donne aux candidats des rendez-vous nocturnes,
Où le moins raisonnable est le plus acclamé.
Mon père! Je voudrais qu'il ne fût pas nommé.

SCÈNE II

LES MÊMES, LA HANTERIE.

LA HANTERIE, *entrant, un télégramme à la main.*

La Hanterie, élu ! J'ai battu le vicomte !
Conseiller général ! ah ! ah ! J'ai fait mon compte :
Dix-huit cents francs.

à son fils.

Dix-huit cents francs, c'est un peu cher.
Mais j'ai senti courir un frisson sous ma chair.
Non, je n'avais jamais jeté l'or à poignées.
Mon fils, avoir l'orgueil des batailles gagnées :
La Hanterie, élu ! Regarde, c'est troublant.
Comment ! tu restes froid !

OCTAVE.

Oh ! non.

LA HANTERIE, *aimable.*

Tu fais semblant.
Moi, devant les grands chocs, fils, j'ai l'âme un peu neuve.
Tu veux mettre, en passant, mon sang-froid à l'épreuve?
C'est bien, causons. Tâchons de ne rien embrouiller.
Le fils est avocat, le père conseiller.
Deux hommes, deux amis, deux maîtres, deux puissances.
Le père dans son fils a mis ses complaisances...

OCTAVE.

Je sais.

LA HANTERIE.

Tu ne sais rien encore, mon garçon.
Docteur en droit, futur bâtonnier d'Alençon,
Maître, votre maison touche à la préfecture.
L'immeuble est acheté, j'ai mis ma signature...

OCTAVE.

Quoi ! Votre signature ?

LA HANTERIE.

Au bas de l'acte, hier.
Vingt mille francs. Un bon marché, dont je suis fier,
La rue en face, à gauche, un couloir qui s'étrangle
Dans l'escalier, zinc sur le toit, puis à chaque angle
Girouettes. En plus, dans le cœur du fronton
Des vases granulés qui m'ont l'air en béton.
Pas de lézarde aux murs, tu sais, pas de crevasses.
Puis, comme il se pourrait parfois que tu rêvasses,
Un jardinet.

OCTAVE.

Rempli de fleurs ?

LA HANTERIE.

Un jardinet
Où tu pourras, dans l'ombre, accoucher d'un sonnet,
Poète...

Il lui prend le menton.

Après le bruit des luttes oratoires,
Car ton verbe demain secouera les prétoires.
Ton nom retentira dans le département,
Pendant que doucement et paternellement,
Agissant au soleil ou manœuvrant dans l'ombre,
De tes riches clients je grossirai le nombre.
Oh! des riches surtout; très peu de malheureux,
Pour la pose. Voilà, tu parleras pour eux,
Tu parleras contre eux, cher maître, peu m'importe,
Pourvu qu'à tous moments ils assiègent ta porte.
Tiens, je te vois d'ici, devant le tribunal,
Plaider à mort avec un toupet infernal,
Jouer avec la phrase en bon maître d'escrime;
Je te vois, tu descends tout seul au fond du crime,
L'assassin est coupable et tu viens cependant
D'arracher une larme à l'œil du président!
C'est très fort, l'assassin t'admire...

OCTAVE.

C'est infâme!

LA HANTERIE.

D'accord, mais un juré, cœur de poule, bonne âme,
Un grand propriétaire, un marquis, un juré
Sensible, après avoir deux ou trois fois pleuré,
Pour que sa fille unique un jour puisse t'entendre,
Se dit : Quel avocat, bon Dieu! J'en fais mon gendre.
Te voilà marié, trois ou quatre blasons,
Des champs d'azur, un tas de gueules, supposons
Que ta femme soit jeune, amoureuse et jolie,

Ne va pas pour cela commettre la folie
Des enfants! Pas d'enfants. C'est mon avis. Le Ciel
Peut accorder un fils à ta lune de miel,
Assez! Il ne faut pas encombrer ta demeure,
Comme ce Beaufermant qui viendra tout à l'heure,
Ton oncle, un imbécile.

OCTAVE.

Un homme!

LA HANTERIE.

Un maladroit!
Huit enfants! Sais-tu bien qu'on n'en a pas le droit!
Diviser sa fortune et morceler sa terre,
Mon ami, c'est honteux pour un propriétaire.
D'autres sont plus malins : regarde sous mon toit.
Y vois-tu des enfants? un seul, toi, rien que toi!
Tout mon bien pour un seul, c'est très malin.

OCTAVE.

Sans doute.

LA HANTERIE.

Aussi, jusqu'à présent, pas d'écueil sur ma route.
Ici nul herbager ne m'arrive à l'orteil.
J'ai pu mettre au printemps trois cents bœufs au soleil;
Hier, la faculté t'accordait un diplôme.
Il faut un candidat au préfet, je suis l'homme
Des jeunes électeurs et des citoyens mûrs.
J'ai vu pendant un mois mon nom sur tous les murs
Et ma prose, étalée aux portes des mairies,

Des journaux du vicomte exciter les furies !
Enfin je suis heureux, acclamé, triomphant,
Ravi, car d'un seul coup, vois-tu, mon cher enfant,
J'aplatis mon beau-frère et je rosse un vicomte.

OCTAVE.

Quoi, l'oncle Beaufermant ?...

LA HANTERIE.

Pour lui, c'est un mécompte.
Hypocrite, jaloux...

OCTAVE.

Ah ! mon père !...

LA HANTERIE.

Tais-toi !
J'en suis sûr.

OCTAVE.

Non, jamais je ne croirai...

LA HANTERIE.

Crois-moi.
Ce fameux Beaufermant, lassé de sa culture,
Appauvri, tourmenté par sa progéniture,
Calculateur à froid et plat ambitieux,
A voulu tout à coup remuer terre et cieux
Sur mon nom ! Ces ardeurs ne sont pas naturelles.
Pour oublier ainsi les anciennes querelles
Il faut..., je le soupçonne... Aussi j'ai manœuvré...
Je suis élu...

OCTAVE.

Si bien que mon oncle?

LA HANTERIE.

Est navré!

OCTAVE.

Mon oncle est enchanté.

LA HANTERIE.

Qui te l'a dit?

OCTAVE.

Personne,
Mais je puis le défendre, alors qu'on le soupçonne.
Il vous a soutenu dans la lutte.

LA HANTERIE.

Qui? Lui?
Soutenu?

OCTAVE.

Vous aviez son appui.

LA HANTERIE.

Son appui?
Moi?

OCTAVE.

Mettons dévouement.

LA HANTERIE.

C'est trop.

OCTAVE.

Pardon, mon père.

LA HANTERIE.

Tu veux me faire aimer Baufermant?

OCTAVE.

Je l'espère.
Vous avez pu jadis, ennemis ou rivaux,
Chacun pour son terrain, chacun pour ses travaux,
Affichant tous les deux vos tendances d'école,
Partager en deux camps le comice agricole.
L'un était herbager, l'autre était laboureur,
Mon père défendait son herbe avec fureur.
Et mon oncle, creusant des sillons et des planches,
Charrue en mains, rêvait de splendides revanches
Pour la terre française et pour le blé français.

LA HANTERIE.

Nous allions...

OCTAVE.

Vous alliez tous deux vers le succès,
Car la fortune, un jour, servant les deux apôtres,
Les biens du laboureur ont égalé les vôtres.
Longtemps vous avez cru que l'oncle était jaloux,
Mais il a fait hier la campagne avec vous,
Soutenant votre cause un peu comme la sienne,
Oubliant tout à fait, père, la guerre ancienne,
Excitant vos amis, plein d'entrain, plein d'espoir,
Bataillant tout le jour et supputant le soir

Les chances qu'un discours donne, augmente ou ramène.
Cet homme est votre ami.

LA HANTERIE.

Qui te l'a dit?

OCTAVE.

Germaine.

LA HANTERIE.

Germaine Beaufermant ?

OCTAVE.

Elle-même!

LA HANTERIE, *brutalement.*

Pourquoi
T'a-t-elle dit cela? Réponds, ah çà! dis-moi,
A quel propos viens-tu parler de ta cousine?
Une fille des champs, plaisante en sa cuisine...

OCTAVE.

Et charmante partout.

LA HANTERIE.

Charmante!

A part.

Ah! c'est ainsi.

A Octave.

Les Beaufermant.,.

OCTAVE, *montrant la fenêtre.*

Tenez, mon père, les voici.

LA HANTERIE.

Avec les Gibory; c'est bien; je suis de bronze.

SCÈNE III

Les Mêmes, BEAUFERMANT, GERMAINE, MONSIEUR *et* MADAME GIBORY, MADAME LA HANTERIE.

MADAME GIBORY, *un papier à la main.*

La Hanterie, élu! Votants, dix-huit cent onze.
Nous sommeillions encor, j'ai dit à mon mari :
« Sautons du lit, un châle! Et partons! » J'ai bien ri
En voyant Gibory bondir... Cela n'empêche
Que j'ai failli pleurer en lisant la dépêche.

Elle se laisse tomber dans un fauteuil.

BEAUFERMANT, *à La Hanterie, en lui montrant un papier.*

Voici le résultat, voyez.

LA HANTERIE, *consultant le papier.*

Très bien, je vois.

BEAUFERMANT.

Notre majorité dépasse deux cents voix.

LA HANTERIE.

Le chiffre des votants?...

BEAUFERMANT.

Commune par commune,
Majorité, deux cents.

LA HANTERIE.

Aucune erreur?

BEAUFERMANT, *allant à la table.*

Aucune.

LA HANTERIE.

Voyons, vérifions.

OCTAVE, *à Germaine.*

N'allons pas nous mêler
Au monde électoral.

GERMAINE.

Je voulais te parler,
C'est demain...

OCTAVE.

Oui, je sais, la fête de ton père.
J'irai.

GERMAINE.

Vous viendrez tous.

OCTAVE.

Tous, du moins je l'espère.
Il faut des compliments?

GERMAINE.

Oui, beaucoup.

OCTAVE.

Puis des vœux
Pour tous les invités..., et pour toi?

GERMAINE.

Si tu veux.

BEAUFERMANT, *appelant.*

Germaine?

GERMAINE.

Voici, père.

OCTAVE, *désignant Germaine.*

Un ange!

MADAME GIBORY, *qui les écoutait.*

Plus qu'un ange!
Si tu veux la sortir, mon cher, de notre fange,
Il faut la mettre au rang des plus purs séraphins.
Un caractère! un cœur! un esprit des plus fins.
Entre nous, Gibory n'est pas toujours commode.
Moi je suis vive, eh bien, elle nous raccommode!
C'est inouï.

OCTAVE.

C'est beau.

MADAME GIBORY.

Mon cher, c'est inouï;
Elle voudrait mon sang demain, je dirais : oui!
A leur ferme, là-bas, domestique, servante,
Berger, bouvier, tout en raffole; elle est savante.
Ça cause astronomie avec le professeur.
Un soin! ça veille à tout. Un ordre! une douceur!
O Dieu! rester sereine au milieu des désastres!
Ah! Gibory peut bien l'entraîner dans les astres.
Elle vous flanque là, tout seul, dans le ciel bleu
Mon Gibory, pour mieux soigner le pot-au-feu.
Les frères et les sœurs, chez elle, ça fourmille;
La mère est morte, eh bien, la mère de famille
C'est elle. Un tout petit le soir en se couchant,
Qui l'appelle maman.

OCTAVE.

C'est touchant.

MADAME GIBORY, *son mouchoir sur les yeux.*

Oh! touchant!
Mais sa défunte mère était ainsi : parfaite.
Et si calme en mourant que j'en fus stupéfaite!

LA HANTERIE.

Lignerolle, Echauffour, Avernes, Moulicent,
Majorité cent voix; à Pont-aux-Arches, cent;
Ça fait deux cents!

BEAUFERMANT.

Deux cents.

GIBORY.

C'est cela, nous y sommes.

Les femmes, voyez-vous, comptent mieux que les hommes.
Mademoiselle a mis un terme à nos lenteurs.

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Monsieur le conseiller, un groupe d'électeurs.

La Hanterie se précipite.

MADAME GIBORY, *l'arrêtant.*

Un groupe d'électeurs...

LA HANTERIE, *gai.*

C'est amusant.

MADAME GIBORY.

C'est grave.

Il faut les recevoir...

LA HANTERIE, *gai.*

Dans la cour.

MADAME GIBORY.

Dans la cave.

La Hanterie sort en riant aux éclats.

SCÈNE IV

LES MÊMES, *moins* LA HANTERIE.

GIBORY, *à Beaufermant.*

Cher monsieur Beaufermant, dans l'âme des scrutins

Que d'avis différents, que d'aspects incertains!
Voici le dernier mot de ma philosophie :
L'électeur est changeant, bien fol est qui s'y fie.

BEAUFERMANT.

Un méchant mot, voisin; l'homme est-il si trompeur?
Les uns ne l'aiment pas, les autres en ont peur,
L'ambitieux le trompe et l'orgueilleux l'insulte;
Aimez-le simplement, je vous promets son culte.
L'électeur est changeant? Allez sur son chemin,
Ouvrez-lui votre cœur, tendez-lui votre main,
Soyez-lui fraternel, complaisant, secourable,
Et vous aurez bientôt la voix du misérable.
Qu'il revête l'habit, la blouse ou l'oripeau,
Voisin, tout homme cache une âme sous sa peau.
Vous pouvez l'attirer vers vous sans stratagème.
Moi, je suis bien tranquille avec celui que j'aime;
Fût-il un triple gueux, fût-il même électeur,
C'est mon ami : l'ami n'est jamais un menteur.
Le malheur, voyez-vous, c'est qu'aux travailleurs blêmes,
Les candidats rougeauds n'offrent que des problèmes.
Les chiffres n'ont jamais guéri l'humanité,
Le grand secret de tout est dans la charité.
Des boniments! Hoquets de rhéteurs dans l'espace.
Il suffit d'accueillir le malheureux qui passe,
L'espoir qu'il n'avait plus renaît dans votre accueil,
Et sa haine jamais ne passe votre seuil.

OCTAVE.

Mon cher oncle, voici des propos admirables,
Je vous en remercie au nom des misérables.

GIBORY.

C'est profond.

BEAUFERMANT.

C'est tout simple, allons, convenez-en.

GIBORY.

Mais j'en conviens.

A Octave, en désignant Beaufermant.

Cet homme est un fier paysan.

La Hanterie rentre, on entend au dehors les cris de : « Vive La Hanterie! Vive le conseiller général! Vive La Hanterie! » La Hanterie, radieux, parle du fond en entrant.

SCÈNE V

LES MÊMES, LA HANTERIE.

LA HANTERIE, *radieux.*

Hein! les entendez-vous?

A Beaufermant.

Beau-frère, on te réclame.

A Gibory.

Allons, viens, cher ami.

A madame Gibory, lui offrant le bras.

Venez aussi, madame.
Venez tous !

SCÈNE VI

OCTAVE, GERMAINE.

OCTAVE, *retenant Germaine.*

Je voudrais te parler un instant.

GERMAINE.

Ami, c'est un triomphe !

OCTAVE.

Un triomphe éclatant
Qui tourne contre moi, contre nous... Ah ! Germaine,
Qui connaîtra le fond de la sottise humaine?
Le bonheur est ici, près de moi, sous ma main,
Et l'orgueil m'a crié : « Tu partiras demain. »

GERMAINE, *étonnée.*

Partir ?

OCTAVE.

Non, je suis las, vois-tu, de me soumettre.

GERMAINE.

Tu veux désobéir à ton père?

OCTAVE.

Peut-être.

GERMAINE.

C'est mal.

OCTAVE, *à lui-même.*

De beaux projets..., des désirs absolus...
Tu partiras!

GERMAINE, *rêveuse.*

Partir...

OCTAVE, *tendre.*

Oh! non, je ne veux plus
Te quitter, et je vais leur dire aujourd'hui même:
« Pourquoi donc ne pas vivre ici, puisque je l'aime? »

GERMAINE.

A tes parents?

OCTAVE.

Devant leurs projets hasardeux,
Je ne suis plus tout seul; nous sommes tous les deux.
Citadin, à quoi bon! avocat, pourquoi faire?
Je suis un paysan, je reste dans ma sphère.
A leur ambition si demain j'obéis,
Je laisserai ma joie et mon rêve au pays.

Et c'est trop... Les honneurs, l'éclat, la renommée,
Tout cela ne tient pas devant la bien-aimée :
Je t'aime!

GERMAINE.

Il ne faut pas...

OCTAVE.

Parler? Va, laisse-moi,
Une fierté me vient quand je parle de toi.
Et pour qu'on voie enfin où l'amour t'a placée,
Je veux ouvrir mon âme et livrer ma pensée
Tout entière. Ah! vois-tu, j'ai mon orgueil aussi,
Et tu l'as approuvé. C'est bien : je reste ici.
La terre abandonnée a grand besoin d'apôtres.
Herbagers, laboureurs, nous valons bien les autres.
Nos pères sur la glèbe ont traîné leurs sabots.
En vérité, l'amour est fort, les champs sont beaux,
La terre est méprisée, il faut qu'on la relève;
Aimer et travailler ici, voilà mon rêve!

GERMAINE.

Tu diras tout cela?

OCTATE.

Fièrement, simplement.
Opposant mon amour à leur aveuglement,
Je suis sûr de trouver un argument suprême.
Sûr de ne pas céder.

GERMAINE.

Moi j'ai peur.

OCTAVE, *lui prenant les mains.*

Moi je t'aime.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME GIBORY.

MADAME GIBORY.

Octave! où donc est-il?

Elle les aperçoit.

Ah! très bien!

A part.

C'est gentil,

L'amour...

Après une pause.

Hum!

A Octave qui se retourne.

On t'attend.

A Germaine.

Bon. Le voilà sorti.

SCÈNE VIII

MADAME GIBORY, GERMAINE.

MADAME GIBORY.

Il ne faut pas me mettre au nombre des pécores,
J'ai compris.

GERMAINE.

Vous avez?...

MADAME GIBORY.

Tout compris. Tu l'adores...

GERMAINE.

Mais non...

MADAME GIBORY.

Ce n'est pas moi qu'il faut tromper ici.
Tu l'adores.

GERMAINE.

Mais non...

MADAME GIBORY.

Mais si !

GERMAINE.

Mais non...

MADAME GIBORY.

Mais si !

GERMAINE.

Eh bien ! oui !

MADAME GIBORY, *l'embrassant.*

C'est parfait.

SCÈNE IX

LES MÊMES; GIBORY, *entrant.*

GIBORY.

Justine !

MADAME GIBORY.

Tu m'assommes !

Elle embrasse Germaine.

C'est parfait. Maintenant laissons parler les hommes.

SCÈNE X

Les Mêmes; LA HANTERIE, BEAUFERMANT, MADAME LA HANTERIE, OCTAVE. *Ils entrent.*

LA HANTERIE, *à Beaufermant.*

Nous avons bien parlé tous les deux.

A Octave.

Mon garçon,
Tu porteras demain au *Réveil d'Alençon*
Le discours de ton oncle, et puis tu pourras mettre
Ma réponse au-dessous.

Caressant le menton à Octave.

Ah! cher maître! cher maître!

A tous.

Il est docteur.

BEAUFERMANT, *prenant congé.*

Beau-frère...

LA HANTERIE.

Ah! vous vous en allez?
A bientôt, mes amis.

A sa femme et à son fils.

Bien, reconduisez-les.
A bientôt.

GERMAINE, *à La Hanterie.*

A demain, cher oncle!

LA HANTERIE, *à part.*

Elle est gentille.

A Germaine.

A demain.

GERMAINE.

Nous comptons sur vous.

LA HANTERIE.

Très bien, ma fille.

GERMAINE.

Car nous fêtons papa : Tous nos parents viendront.
Puis nos bons serviteurs qui vous acclameront.
Un joyeux lendemain de triomphe en famille.
Vous viendrez, n'est-ce pas, cher oncle?

LA HANTERIE, *souriant, à part.*

Elle est gentille.

SCÈNE XI

LA HANTERIE, BRANOUILLAC. *Branouillac entre par une porte latérale, pendant que La Hanterie lui tourne le dos.*

LA HANTERIE.

Tiens, mon marchand de vin, l'excellent Branouillac.

BRANOUILLAC.

Venu pour vous offrir...

LA HANTERIE.

Un quartaut de Barsac ?

BRANOUILLAC.

Non, pas précisément.

LA HANTERIE.

Alors quoi ?

BRANOUILLAC.

Ma visite !
Pour vous complimenter sur votre réussite.
Ah ! vous avez mené la chose rondement !
Je viens de parcourir tout le département :
En dehors d'un noyau d'adversaires farouches,

Votre éloge, monsieur, est dans toutes les bouches;
La joie universelle éclate en brouhaha :
La Hanterie élu! Hi! hi! Ho! ho! Ha! ha!
Vous êtes le lion du jour.

La Hanterie content se pousse du col.

LA HANTERIE.

Hum!

BRANOUILLAC.

L'on vous vante.
Le vote foudroyant; la manœuvre savante;
Tout cela si rapide et si bien combiné,
Que le préfet lui-même en demeure étonné.
Enfin, tous mes paris sont gagnés.

LA HANTERIE.

Combien?

BRANOUILLAC.

Quatre.

LA HANTERIE.

Des paris?

BRANOUILLAC.

Je sentais que vous alliez les battre.

LA HANTERIE.

Vous êtes un ami. Voyons, parlons un peu
De ce château-Yquem.

BRANOUILLAC.

Yquem? un vin de feu.
Père de la gaîté, père de la harangue.
Yquem! A ce grand nom je fais claquer ma langue.
Une robe splendide, un bouquet, une chair!
Vous en voulez?

LA HANTERIE.

Le prix?

BRANOUILLAC.

Deux mille francs.

LA HANTERIE.

C'est cher.
J'en voulais un panier, Branouillac, mais j'hésite.

BRANOUILLAC, *remettant froidement son carnet dans sa poche.*

Je n'étais pas venu vous faire une visite
Pour cela, mais je puis vous dire sans façon
Qu'on aime les grands vins, du côté d'Alençon,
Que tous les bons bourgeois de la cité normande
Ont le palais subtil et la lèvre gourmande.

LA HANTERIE.

Tiens, vous savez?...

BRANOUILLAC.

Je sais, ceci n'est pas nouveau,
Qu'un avocat n'est rien du tout sans un caveau;

Étant donnés d'ailleurs les marchés que vous faites,
Vous pouvez acheter du vin, donner des fêtes,
Installer votre fils avec pompe, nourrir
Tout Alençon, vers vous enchanté d'accourir.
Et n'allez pas surtout marchander la dépense
A monsieur votre fils, car vous allez, je pense,
Avec un homme aussi superbement logé,
Séduire le barreau, conquérir le clergé,
Prendre avec le fumet qui sort de vos cuisines
Un tas de gros plaideurs dans les villes voisines...
Seulement, il faudra que vous réfléchissiez,
Les plus pauvres, là-bas, aiment les vins princiers;
Les moindres avocats ont là des ruses telles
Qu'ils font sortir du vin toutes leurs clientèles.

LA HANTERIE.

Bah!

BRANOUILLAC.

C'est comme je dis.

LA HANTERIE.

Oh!

BRANOUILLAC.

C'est comme je dis.
Alençon pour le vin est un vrai paradis :
Château-Yquem, château-Latour, château-Laroze,
Château... Vous en doutez? Bien, parlons d'autre chose.

A La Hanterie qui éclate.

Je n'aime pas beaucoup que l'on me rie au nez.

LA HANTERIE.

Vous m'étonnez.

BRANOUILLAC, *blessé.*

C'est vous, mon cher, qui m'étonnez.
Car monsieur votre fils, avocat de province,
Pour dix-sept mille francs est logé comme un prince.

LA HANTERIE.

Vingt mille.

BRANOUILLAC.

Non, dix-sept.

LA HANTERIE.

Comment le savez-vous?
C'est vingt mille.

BRANOUILLAC.

En public, mais dix-sept entre nous.
Pas vrai?

LA HANTERIE.

Mais cet achat, tout le monde l'ignore.
J'ai signé...

BRANOUILLAC.

Pas plus tard qu'hier.

LA HANTERIE.

Comment! Encore!
Voilà, sur ma parole, un homme renseigné!

BRANOUILLAC.

N'est-ce pas? C'est hier que vous avez signé?

LA HANTERIE.

N'en parlez pas.

BRANOUILLAC.

Je sais quels projets sont les vôtres.

LA HANTERIE.

Je n'ai pas de projets.

BRANOUILLAC.

Vous en faites bien d'autres!
Voyons, mon cher client, vous ne m'en voudrez pas
De vous dire tout haut ce qu'on pense tout bas.

LA HANTERIE.

Au contraire, parlez.

BRANOUILLAC.

Bien. Votre fils, quel âge?

LA HANTERIE.

Vingt-deux ans.

BRANOUILLAC.

Il est temps de parler mariage.

LA HANTERIE.

Vous ne m'apprenez rien.

BRANOUILLAC.

Je ne vous apprends rien.
Donc, il se mariera.

LA HANTERIE.

Je le sais parbleu bien!

BRANOUILLAC.

Quelle noce, bon Dieu! Je l'ai déjà rêvée.

LA HANTERIE.

D'abord, il faut trouver la femme.

BRANOUILLAC.

Elle est trouvée.

LA HANTERIE.

Hein?

BRANOUILLAC.

L'on peut, devant moi, tout dire sans danger.
Voyons, je ne suis pas pour vous un étranger.
Vous avez une bru.

LA HANTERIE.

Comment cela?

BRANOUILLAC.

Jolie.
Vous l'aimez bien.

LA HANTERIE.

Je l'aime?

BRANOUILLAC.

On l'aime à la folie,

Chez vous.

LA HANTERIE.

Comment? Chez moi?

BRANOUILLAC.

Mais oui, chez vous.

LA HANTERIE.

Chez moi!

BRANOUILLAC.

Ah! père infortuné, je comprends votre émoi.
La belle a pris le cœur de votre fils Octave.

LA HANTERIE.

C'est faux.

BRANOUILLAC.

Rien n'est plus vrai, monsieur.

LA HANTERIE, *à part.*

Alors, c'est grave.

Se ravisant, haut.

Eh! mon cher Branouillac, pas un ne sait le nom
De la belle?

BRANOUILLAC.

Pas un?

LA HANTERIE.

Pas un.

BRANOUILLAC.

Je le sais.

LA HANTERIE.

Non,
Vous ne le savez pas.

BRANOUILLAC.

Moi, je vous certifie
Que je puis la nommer.

LA HANTERIE.

Moi, je vous en défie!
Ah! ah! Vous l'appelez?

BRANOUILLAC.

Oh! d'un nom bien charmant :
Germaine.

LA HANTERIE.

Quoi?

BRANOUILLAC.

Germaine, un joli nom...

LA HANTERIE.

Comment?

BRANOUILLAC.

Germaine.

LA HANTERIE, *menaçant.*

Taisez-vous !

BRANOUILLAC.

Ah ! ah ! cela vous fâche
Un peu. Vous vouliez donc jouer à cache-cache ?
Vous connaissez enfin l'homme qui vous parlait.
Tenez, je ne bois pas de vin, je bois du lait.

LA HANTERIE, *les poings fermés.*

Ah !

BRANOUILLAC.

Devant ce bonheur, je me sens misérable !

LA HANTERIE, *à lui-même.*

Octave...

BRANOUILLAC.

Distingué...

LA HANTERIE, *lui serrant le bras.*

Germaine...

BRANOUILLAC.

Incomparable !
Vous avez un poignet, bigre ! à tout emporter !

La Hanterie le lâche.

Tenez, je ne veux pas plus longtemps insister,
Mais votre bru, mon cher...

LA HANTERIE, *revenant vers lui.*

Ma bru?

BRANOUILLAC.

Délicieuse!
Je la verrai demain, j'en ai l'âme joyeuse.
Car, vous savez, mon cher client, je suis venu
Pour caser les grands vins demain dans le menu.
Monsieur La Hanterie, il faut que l'on s'enivre!
Monsieur La Hanterie, ah! Dieu, qu'il fait bon vivre!
Hé! suivez donc un peu le cours de nos destins:
Agapes, gueuletons, pique-niques, festins,
Noces!... Tiens! pour la noce, au fait, je vous demande
La préférence.

LA HANTERIE, *le bousculant.*

Oh! oui, vous aurez la commande.

BRANOUILLAC.

Vous m'écrirez un mot.

LA HANTERIE, *même jeu.*

Oui, je vous écrirai.

BRANOUILLAC.

A bientôt, cher client.

Il sort.

SCÈNE XII

LA HANTERIE, *seul.*

A bientôt, car j'irai
A ta fête demain et je te cracherai
Devant tous, Beaufermant, ma haine en plein visage.
Ta fille est belle, eh bien! après? Ta fille est sage,
Après? Je n'en veux pas, traître, je te défends
D'envahir ma demeure avec tes huit enfants.
Garde-les, gardes-en le soin, l'ennui, la charge,
Respecte mon foyer qui n'est pas assez large
Pour cette bande! Un jour, triste semeur de blé,
En épousant ma sœur, tu m'as déjà volé
La plus belle moitié de notre patrimoine!
Tu sèmes sur nos champs et le seigle et l'avoine.
Tu n'avais rien, tu vins, tu nous parlas progrès,
Drainage, amendements, sous-sol, chimie, engrais.
Tu nous faisais le soir des cours d'agriculture!
Comme si l'on pouvait douter de la nature.
Trop longtemps j'ai lutté contre cet enragé
Pied à pied : il partit, je fus bien soulagé.
Je n'aime pas les gens qui parlent comme un code.
Il s'enfuit, emportant sa femme et sa méthode;
Il traîna sa charrue ici, sur le coteau.
Sa bicoque, de loin, regardait mon château.
Dans le large vallon, au-dessous de son antre,

Mes trois cents bœufs avaient de l'herbe jusqu'au ventre
Et mes vaches à pleins trayons donnaient du lait.
Là-haut, en labourant, je crois qu'il m'en voulait!
Or, bien qu'on se moquât de ce pleutre à la ronde,
Il ne s'avouait pas vaincu le moins du monde.
Il arrachait, narguant ainsi tous nos fermiers,
La mousse, le lichen et le gui des pommiers;
Au lieu de l'eau stagnante, il cherchait l'eau potable
Pour son cidre. Il mangeait avec son monde à table!
Hypocrite! J'étais, je serai contre lui
A jamais, d'autant plus que le traître aujourd'hui,
Laboureur fatigué de ses vains labourages,
Croit, en happant mon fils, saisir mes pâturages!
Voleur...

Après une pause.

Mais je suis seul, personne autour de moi,
Et Beaufermant, là-bas, escorté comme un roi,
Par mon fils, par ma femme et d'autres personnages,
Lentement, en vainqueur, traverse les villages.
Il groupe autour de lui, comme des courtisans,
A tous les carrefours, des tas de paysans.
On l'acclame, il salue; au fils qui l'accompagne,
Il montre ses blés mûrs qui bouchent la campagne,
Il montre ses pommiers perdus sur la hauteur,
Il rentre enfin chez lui comme un triomphateur
Et, toisant mon manoir du haut de sa bicoque,
Il dit : « Je tiens le fils! Le père, je m'en moque! »
Ah! traître, avant l'affront mortel, avant demain,
Vulgaire ambitieux, tu vas sentir ma main.

Il va à la table, s'assied pour écrire.

Il me faut simplement... Quoi? deux lignes sévères.

Il écrit.

« Je n'irai pas chez toi demain, j'ai des affaires. »

Il signe et sonne.

Et j'irai! c'est superbe, on ne m'attendra pas.
Et j'irai! Je les tiens!

SCÈNE XIII

LA HANTERIE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

Monsieur?

LA HANTERIE, *à part.*

Parlons plus bas.

Au domestique.

Portez ceci.

Le domestique sort. — Seul.

Vraiment la ruse est infernale,
Mais tout disparaîtra demain dans le scandale.
Ah! beau-frère! tu veux enrichir ta maison!
Monsieur mon fils se prête à la combinaison;

Il s'est laissé voler son cœur, cet imbécile!
Il partira. Je vais l'éloigner. C'est facile.

Il s'assied et écrit, tournant le dos à la scène.

SCÈNE XIV

LA HANTERIE, OCTAVE.

OCTAVE *entre et parle en désignant son père.*

Le nouveau conseiller élabore un discours.
Ah! s'il nous eût suivis: dans leurs champs, dans leurs cours
Les paysans sortaient, pour nous faire au passage
Des signes, des saluts plus profonds que d'usage.
Nous trouvions des amis tout le long du chemin.
De l'oncle Beaufermant beaucoup serraient la main
Avec force, on eût dit de sa propre victoire.
Les Gibory chantaient presque un hymne à sa gloire,
Un éloge à deux voix, dont l'oncle s'ennuyait.
Les grands blés frissonnaient au vent, le ciel brillait,
Le brouillard écartait son vôile sur la côte,
Joyeuse, elle était là, nous marchions côte à côte;
Parfois, nous retrouvions aux endroits familiers
Tous nos rêves d'enfants perdus dans les halliers;
Beaucoup d'émotion, beaucoup de fantaisie
Dans nos propos, scrutin, commerce, poésie;
Les oiseaux babillaient et nous faisions comme eux.
Nous avons reconnu le frais pays herbeux,

Et le sentier plein d'ombre où jadis nous causâmes
D'amour, de cet amour qui chantait dans nos âmes.

SCÈNE XV

LES MÊMES, MADAME LA HANTERIE,
UN FERMIER.

MADAME LA HANTERIE, *entrant.*

Cher Octave.

OCTAVE, *montrant son père.*

Ma mère !

MADAME LA HANTERIE.

Un de nos bons fermiers.

LE FERMIER.

Môssieu...

OCTAVE, *offrant le bras au fermier.*

Mon cher, allons causer sous les pommiers.

Ils sortent.

SCÈNE XVI

LA HANTERIE, MADAME LA HANTERIE.

MADAME LA HANTERIE.

Vous écrivez?

LA HANTERIE, *sans se déranger.*

J'écris.

MADAME LA HANTERIE.

Qu'avez-vous?

LA HANTERIE, *même jeu.*

Rien.

MADAME LA HANTERIE.

C'est drôle.

LA HANTERIE, *se levant brusquement.*

Madame, votre fils, votre fils est un drôle,
Un menteur, un trompeur, un mauvais garnement.

MADAME LA HANTERIE.

Un menteur! Mon fils ment?

LA HANTERIE

Abominablement!

MADAME LA HANTERIE.

Mon fils! Je ne crois pas.

LA HANTERIE.

Croyez, si bon vous semble.
Vous fûtes, contre moi, toujours d'accord ensemble.
Je suis plus que jamais d'amertume abreuvé,
Car votre fils n'est rien de ce que j'ai rêvé.
Un rimailleur, un fat, qui jette comme un prince
Des sonnets libertins aux journaux de province;
Pour rien, gratis, pour rien. C'est fort intelligent.
Avez-vous quelque part caché de son argent?
Il a mangé le mien, c'était bien plus commode.

Feuilletant des papiers.

Une églogue, une idylle, un madrigal, une ode,
Un drame, sacrebleu! j'en devrais tomber fou.
Car j'ai tout avalé... Qu'il gagne donc un sou,
Votre fils!... Des succès! Vous en étiez jalouse!
Il a mangé cent francs, à l'auberge, à Toulouse.
Ensuite il a voulu descendre jusqu'à Pau.
Il eût de mes moutons avalé le troupeau,
Si, malgré votre avis, coupant court au programme,
Je ne l'eusse arrêté par un bref télégramme.
Nous tombions en faillite avec ce lauréat.
A l'église, avec vous, il prend un air béat,
Il vous fait des serments. Des serments? Des parjures!
S'il est docteur en droit, c'est grâce à mes injures.
Vous ne l'ignorez pas, votre fils n'a marché
Que devant les sermons de son père fâché.

Il me doit tout. N'aviez-vous pas en mon absence
Borné vos vœux et votre orgueil à la licence?
Je ne l'ai pas voulu. Je me suis révolté.
Votre fils! à lui seul, il m'a plus tourmenté
Que dix enfants!

MADAME LA HANTERIE, *désignant son mari.*

Que dix enfants... Toujours le même!

Allant vers lui.

Voyons, vous savez bien que votre fils vous aime,
Vous le calomniez. Il vous respecte.

LA HANTERIE.

Non;
Si vous étiez encore attachée à mon nom,
Je vous dirais...

MADAME LA HANTERIE.

Parlez!

LA HANTERIE.

Vous voulez bien m'entendre?

MADAME LA HANTERIE.

Mais oui.

LA HANTERIE.

Vous le saviez?

MADAME LA HANTERIE.

Non.

LA HANTERIE.

Je vais vous l'apprendre.
C'est affreux!

MADAME LA HANTERIE.

Parlez donc.

LA HANTERIE.

Madame, c'est trop fort.
Ah! quand j'aurai parlé, vous verrez si j'ai tort.
Vrai, vous ne savez rien?

MADAME LA HANTERIE.

Rien.

LA HANTERIE.

Rien! le misérable!
Le hasard a voulu qu'en ce jour mémorable,
Où je supprime un noble irrévocablement,
Le... Vous ignorez tout alors?... Vraiment?

MADAME LA HANTERIE.

Vraiment.

LA HANTERIE.

Jeune homme, sais-tu bien contre quel poing tu jongles?

MADAME LA HANTERIE.

Mais de qui parlez-vous?

LA HANTERIE.

Tenez, je sens mes ongles
S'enfoncer dans ma chair... Ah! le ciel est pour nous!

Vous qui priez encor, tombez donc à genoux;
Invoquez Jéhovah, saint Joseph et la Vierge!
Allez vous confesser, allez brûler un cierge;
Bénissez le Seigneur dans votre saint émoi.
Dieu! je suis contre lui, puisqu'il est contre moi!
Moi, je n'offre au Seigneur qu'une âme révoltée.
D'abord, je ne crois pas en Dieu, je suis athée!

MADAME LA HANTERIE.

La foudre va tomber sur nous!

LA HANTERIE.

Vous l'avez dit.
C'est fait, contemplez donc la face d'un maudit.
Conseiller général, de l'or, un nom superbe,
Un fils docteur en droit et trois cents bœufs dans l'herbe.
D'admirables taillis, d'admirables pommiers,
Des électeurs soumis, des chevaux, des fermiers,
Un fils, et voir ce fils accroché comme un âne,
Comme un esclave, à des jupons de paysanne.

Revenant vers sa femme.

Vous ne comprenez pas? vous comprendrez demain.

MADAME LA HANTERIE.

Que ferez-vous? répondez-moi...

LA HANTERIE, *froidement.*

Touchez ma main,
Regardez si j'ai peur et voyez si je tremble.
Ai-je l'air d'un capon, dites, que vous en semble?
Devant nos ennemis, suis-je homme à reculer?

Un effroi vous vient-il à m'entendre parler?
Sais-je cacher mon trouble et ma haine à merveille?
Fixez-moi : diriez-vous que je suis à la veille
D'un combat mémorable et d'une lutte à mort?
Je blasphème sans crainte et je hais sans remord.
Devant leurs noirs desseins, je suis froid; sous l'outrage,
Je suis froid. Je m'applique à diriger ma rage.

MADAME LA HANTERIE.

Vous m'effrayez!

LA HANTERIE.

Tant mieux. Je m'exerce, tant mieux.
Implorez-moi, courbez le front, baissez les yeux.
Votre peur me rassure et votre effroi m'enchante.
Ah! votre fils m'a fait une âme si méchante,

Il fait mine de serrer quelque chose.

Que sous vos propres yeux je l'étranglerais bien.

SCÈNE XVII

LES MÊMES; OCTAVE, *entrant.*

OCTAVE.

Mon père, qu'avez-vous?

LA HANTERIE.

Moi, monsieur, je n'ai rien.



ACTE DEUXIÈME

Un intérieur de ferme normande. Table servie pour une fête. Les portes et les fenêtres sont ouvertes. A l'horizon, des blés.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME GIBORY, GERMAINE, JEANNOT.

MADAME GIBORY, *à plusieurs domestiques.*

Avancez les cruchons! apportez la galette!
Le bouquet! Quel bouquet! Faisons-lui sa toilette.
Beau bouquet, mais la rose était tout de travers.

A Germaine.

Vois donc.

Elle arrange le bouquet.

GERMAINE.

Il est joli.

MADAME GIBORY.

Nous avons deux couverts
De trop. Gare aux cruchons, Jeannot, la table boite.
Allons! bon, je renverse un verre, maladroite!

GERMAINE.

Ce n'est rien, calmez-vous.

MADAME GIBORY.

Me calmer, quand il faut
M'exciter au contraire. Ah! ma chère, j'ai chaud,
J'ai froid. Mon Dieu, j'ai là des choses qui m'apaisent,
Des vers de Gibory, fort légers, mais qui pèsent!

GERMAINE.

Des vers?

MADAME GIBORY.

De Gibory, ma chère, un compliment
Pour la fête, en l'honneur de ton père.

GERMAINE.

Vraiment!
Cela tombe du ciel, des rimes d'astronome!

MADAME GIBORY.

Comme la pluie, ah! si je pouvais...

A Octave qui entre.

Voici l'homme.

SCÈNE II

LES MÊMES, OCTAVE.

MADAME GIBORY, *à Octave.*

Mon garçon, je songeais à t'envoyer chercher.
Voici des vers, Octave, il faut les éplucher.

Tirant des papiers.

Des vers de Gibory, corrige!

OCTAVE.

Dieu m'en garde,
Je craindrais d'affadir leur saveur campagnarde.

MADAME GIBORY.

Pourtant, s'ils étaient faux? Je viens d'apercevoir...

OCTAVE.

Ils n'en auront que mieux le parfum du terroir.

MADAME GIBORY.

C'est presque improvisé, voilà pourquoi je tremble.
Je cours chercher l'auteur : lisez-les donc ensemble,
Chers enfants.

A part, en désignant les jeunes gens.

Amoureux, ça doit s'aimer beaucoup.

Qu'ils sont froids ! De mon temps, nous nous sautions au cou.

Elle sort.

Amour !

SCÈNE III

OCTAVE, GERMAINE.

GERMAINE, *à Octave.*

Ton père?

OCTAVE, *gai.*

Un peu souffrant.

GERMAINE.

Tu dis la chose...

OCTAVE.

Assez gaîment. Un peu souffrant, un peu morose.
Je l'ai contrarié.

GERMAINE.

Beaucoup ?

OCTAVE.

Passablement.
Mon Dieu... Mais commençons par le commencement.

Mon père m'a trouvé, dans un chef-lieu maussade,
Une maison, presque un hôtel, morne façade,
Trottoir, perron, couloir, grand salon, cabinet,
Un vrai palais avec...

GERMAINE.

Avec?...

OCTAVE, *souriant.*

Un jardinet.

GERMAINE.

C'est d'un bon goût, ma foi.

OCTAVE.

N'est-ce pas, je parie
Que tu..., mais non.

GERMAINE.

Eh bien?

OCTAVE.

Eh bien, je me marie.

GERMAINE.

Ah!

OCTAVE.

Oui, c'est entendu, j'épouse avec fracas
La fille d'un marquis.

GERMAINE.

D'un marquis?

OCTAVE.

En tout cas,
La fille d'un baron, mais d'un baron si tendre
Qu'il devient amoureux de moi, rien qu'à m'entendre.

GERMAINE.

La fille d'un baron, et tu n'es pas content?

OCTAVE.

Non, je suis furieux, au contraire.

GERMAINE.

Pourtant,
Un baron.

OCTAVE.

Il vaut mieux que sa fille lui reste.

GERMAINE.

Tu ne l'aimes donc pas?

OCTAVE.

Qui? Moi? Je la déteste.

GERMAINE.

Oh!

OCTAVE.

C'est-à-dire. — Enfin, voilà ce que voulait...

GERMAINE.

Ton père, n'est-ce pas?

OCTAVE.

Tout juste. Il en parlait,
Ce matin. Il tenait beaucoup à sa chimère.
J'ai répondu : « Jamais ! » très haut, devant ma mère.
« Tu partiras. — Jamais. — Tu plaideras. — Jamais ! »

Sérieux.

Et comme il insistait, j'ai dit que je t'aimais,
Que tu résumais tout, mes espoirs et mes fièvres,
Qu'une parole un jour échappée à tes lèvres,
Un simple mot d'adieu m'avait tout révélé,
Et que pour toi, du fond de ce cœur consolé,
Un jour, j'avais senti jaillir avec ivresse
Tout un hymne d'amour où chantait ma jeunesse.
Mon père n'a rien dit : je voyais qu'il souffrait.
Mais j'étais éloquent et ma mère pleurait;
Ma mère t'aime bien, on dit tout quand on pleure :
J'ai des baisers pour toi, Germaine.

Il l'embrasse.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MONSIEUR *et* MADAME GIBORY.

MADAME GIBORY, *apercevant les jeunes gens.*

A la bonne heure !

Gibory entre, sa femme lui fait signe de se cacher dans un coin. Allant droit aux jeunes gens.

Voyons, mes chers enfants, voyons les compliments?
Comment les trouvez-vous?

OCTAVE, *embarrassé.*

Ils sont...

GERMAINE.

Ils sont charmants!

MADAME GIBORY.

C'est parfait.

A Octave.

Mais, dis-moi, le mot « réjouissance »
Rime-t-il haut la main avec...

Elle cherche.

Ah!

Elle trouve.

« récompense? »

OCTAVE.

Haut la main, haut la main...

GERMAINE, *interrompant Octave.*

Ça rime.

MADAME GIBORY, *l'embrassant.*

Cher trésor!
Il faut nous en aller, car il nous reste encor

Des choses à régler... A propos, cher Octave,
Et ton père?

OCTAVE.

Empêché.

MADAME GIBORY.

Tiens.

OCTAVE.

Un embarras...

MADAME GIBORY.

Grave?

OCTAVE.

Du tout.

MADAME GIBORY.

Les électeurs, les discours, le bétail.

OCTAVE.

Non, mon père est souffrant.

MADAME GIBORY.

Alors c'est un détail.
Allons-nous-en.

Les jeunes gens passent devant madame Gibory. Gibory sort de son coin et arrêtant sa femme.

SCÈNE V

MONSIEUR *et* MADAME GIBORY.

GIBORY.

Justine, un mot.

MADAME GIBORY.

Soit, mais très vite.

Examinant son mari.

Qu'as-tu donc!

GIBORY.

Mon Dieu, j'ai...

MADAME GIBORY.

La mine déconfite,
Tu m'agaces, je veux m'amuser aujourd'hui.

GIBORY, *la retenant.*

Ecoute, un gros ennui.

MADAME GIBORY.

Pas d'ennui, pas d'ennui!

Douce.

Moi, je veux m'amuser, mon chéri!

GIBORY.

Ma chérie,

La Hanterie...

MADAME GIBORY.

Eh bien, après?

GIBORY.

D'abord, tu crie

Trop fort, ensuite...

MADAME GIBORY.

Allons!

GIBORY.

La Hanterie... Enfin,

J'ai peur.

MADAME GIBORY.

De qui?

GIBOBY.

De lui, car moi je suis...

MADAME GIBORY.

Très fin.

GIBORY.

N'exagère donc pas, La Hanterie en somme
Pourrait faire un éclat. Ah! ah! c'est un rude homme!

MADAME GIBORY.

Il ne vient pas.

GIBORY.

Tu crois?

MADAME GIBORY.

Il est souffrant.

GIBORY.

Vraiment!

MADAME GIBORY.

Ah çà! mais, qu'as-tu donc?

GIBORY.

Rien, un pressentiment,
J'ai peur.

MADAME GIBORY.

C'est tout?

GIBORY.

C'est tout!

MADAME GIBORY, *haussant les épaules.*

Pauvre ami! Tu radotes!
Songe à tes compliments, les rimes sont faiblottes,
Ça n'est pas vigoureux. Ronge un peu de crayon
Et cherche dans le ciel.

GIBORY.

Dans le ciel?

MADAME GIBORY, *vaporeuse.*

Un rayon!

SCÈNE VI

LES MÊMES, OCTAVE.

OCTAVE, *par la porte entr'ouverte.*

On a vu Branouillac au bas de la prairie.

MADAME GIBORY, *allant vers Octave.*

Quoi ! le marchand de vin !

OCTAVE, *entrant tout à fait.*

Oui, retour d'Algérie.

GIBORY.

Le gascon !

MADAME GIBORY.

Un monsieur qui fait la bouche en cœur.

GIBORY, *à sa femme.*

On prétend qu'il vous aime.

OCTAVE, *à madame Gibory.*

Il vous aime !

MADAME GIBORY, *à Octave.*

Moqueur !

OCTAVE.

Chacun vous aime ici.

GIBORY, *saluant sa femme.*

Tour à tour.

OCTAVE, *saluant.*

A la ronde.

MADAME GIBORY, *à Octave.*

Ah! toi, tu finirais par aimer tout le monde.

Elle sort.

Je m'en vais.

SCÈNE VII

GIBORY, OCTAVE.

OCTAVE.

Cher ami, votre femme a raison,
Je suis...

GIBORY.

Fort amoureux. Vingt ans : c'est la saison.

OCTAVE.

J'adore la campagne.

GIBORY.

Ah ! vraiment ?

OCTAVE.

Et j'y reste.
Je deviens laboureur.

GIBORY.

On n'est pas plus modeste.

OCTAVE.

Trouvez-vous quelque mal à bien garder son rang?
Voyez mon oncle ici.

GIBORY.

Certes !

OCTAVE.

Nul n'est plus grand.
Instruit, laborieux, gardant sa rude écorce,
Aux choses de la terre il a voué sa force.
Jadis aux mauvais jours, il n'a pas déserté,
Et devant les fuyards du sol il est resté.
Ses deux bras ont fouillé la terre triste et nue,
Mais c'était un vaillant, la fortune est venue.
Saluons-le, cet homme : il est riche, honoré,
D'enfants, de serviteurs et d'amis entouré ;
On l'a vu, sur le sol où son œuvre est fondée,
Porter l'effort, jeter le grain, semer l'idée
Et, devançant enfin les rêves d'aujourd'hui,
Aimer son serviteur et le garder chez lui.

GIBORY, *à part.*

Il parle éloquemment, ce laboureur en herbe.

A Octave.

Tout cela, mon enfant, c'est bien beau...

OCTAVE.

C'est superbe.

GIBORY.

Tu viens, mon cher enfant, prêcher un converti.
Dans ce pays magique où ton cœur est parti
Tu n'es pas seul.

OCTAVE.

C'est vrai.

GIBORY.

Dans l'hymne à la campagne
Eclate un autre amour.

OCTAVE.

C'est vrai.

GIBORY.

Dieu t'accompagne!
Que nul obstacle, enfant qui crois au lendemain,
Ne fasse trébucher ton beau rêve en chemin.
Mais moi, je crains ton père!

OCTAVE.

Eh! oui, je vois l'entrave,

L'éternel argument : un fils unique esclave
De cet or qui miroite au coffre paternel.
Mon fils ! Un avocat menteur et solennel,
Attelé froidement à des besognes viles.
Quand on aime les champs on vous offre les villes,
Mon fils ! tu passeras dans la vie en vainqueur,
Heureux ! et l'on s'acharne à vous broyer le cœur.

GIBORY.

Enfant, tu vas trop loin.

OCTAVE.

Croyez-vous ?

GIBORY.

Je l'espère.

D'ailleurs, je suis pour toi.

Il lui serre la main.

OCTAVE.

Merci.

GIBORY.

Mais si ton père

Ne voulait pas ?

OCTAVE.

Mon Dieu ! je lui résisterais.

GIBORY, *accentuant.*

Mais s'il ne voulait pas ?

OCTAVE.

Eh bien, je partirais!
Car son orgueil sur moi pèse depuis l'enfance.

GIBORY.

C'est ton père...

OCTAVE.

On dirait que mon bonheur l'offense!
Cher ami, trop souvent j'ai pleuré devant vous.

GIBORY.

Enfant, comme autrefois, tu peux compter sur nous.

Indiquant Branouillac qui entre.

Tiens! le marchand de vin!

SCÈNE VIII

Les Mêmes, BRANOUILLAC.

BRANOUILLAC, *saluant.*

Venu de son domaine.

A Octave.

Pour...

OCTAVE, *à Branouillac.*

Très bien; à tantôt.

Il sort.

SCÈNE IX

GIBORY, BRANOUILLAC.

GIBORY.

Quel bon vent vous amène?

BRANOUILLAC, *gasconnant.*

Toujours le vent du sud, le bon vent du midi
Qui traîne mon bateau dans son souffle attiédi.
Ici l'on boit du vin chaque jour davantage;
Monsieur La Hanterie a voulu du Carthage!
Il est sombre.

GIBORY.

Le vin?

BRANOUILLAC.

Le client, pas le vin.
Monsieur La Hanterie est sombre : c'est en vain
Que j'ai parlé du grand désert inhabitable,
Il restait là, songeur, les coudes sur la table.

GIBORY.

Il ne vous a rien dit?

BRANOUILLAC.

J'arrive en souriant,
Je m'incline : « Bonjour. »

Imitant la Hauterie.

« Bonjour... »

GIBORY.

C'est effrayant.

BRANOUILLAC.

Je fixe bien notre homme, et voyant qu'il enrage,
Je lui serre la main.

GIBORY.

Vous avez du courage.

BRANOUILLAC.

Il pensait que j'allais m'enfuir .. Ah ! le bandit!
Mon cher, je l'interroge...

GIBORY.

Et que vous a-t-il dit?

BRANOUILLAC.

Rien du tout. Je reprends mon discours, je l'achève.

GIBORY, *à part, désignant Branouillac.*

Un fier menteur.

BRANOUILLAC.

Alors, comme sortant d'un rêve,
L'œil en feu...

GIBORY, *montrant la table.*

Nous fêtons...

BRANOUILLAC.

Oui, le roi des Normands,
Je sais. Je viens lui faire aussi mes compliments.
Je veux le saluer, car c'est un patriarche.

Montrant son carnet.

Tenez, je suis content! les affaires, ça marche.

SCÈNE X

LES MÊMES, MADAME GIBORY, JEANNOT.

JEANNOT, *pleurant.*

C'est trop long.

MADAME GIBORY, *bousculant Jeannot.*

C'est trop long!

GIBORY.

Voyons, qu'as-tu, Jeannot?

MADAME GIBORY.

Il n'a rien.

A Jeannot.

Tais-toi donc...

A Gibory.

Il ne sait pas un mot
Du compliment qu'il doit réciter à son maître.
Nous allons répéter

BRANOUILLAC, *saluant profondément.*

Madame...

MADAME GIBORY, *à Branouillac, impérieusement.*

Allez vous mettre
Ici.

Elle cherche des papiers et dit à son mari :

Bon, je m'y perds encor dans vos brouillons.

A Branouillac.

Vous êtes le public ; moi Beaufermant ; voyons,
Allons-y !

GIBORY, *un papier à la main et soufflant à Jeannot.*

Au bon maître, au maître incomparable...

JEANNOT, *bas.*

Au bon maître...

MADAME GIBORY.

Plus haut.

JEANNOT, *très haut.*

Au bon maître...

BRANOUILLAC.

Admirable !

MADAME GIBORY, *à Branouillac.*

Taisez-vous!

BRANOUILLAC.

Eh! mon Dieu!

MADAME GIBORY, *à Branouillac.*

Pas un mot, taisez-vous.

GIBORY, *soufflant à Jeannot.*

Au maître incomparable, en ce jour, il m'est doux...

JEANNOT, *pleurant.*

C'est trop long.

MADAME GIBORY, *indignée.*

C'est trop long, une phrase!

BRANOUILLAC, *indigné.*

Une phrase!

MADAME GIBORY.

Vous y mettez...

A Jeannot qui pleure.

Tais-toi.

GIBORY, *à sa femme.*

J'y mets?

MADAME GIBORY, *à son mari.*

Par trop d'emphase :

« Au maître incomparable, en ce jour, il m'est doux, »
C'est bête. Tu n'es pas poète pour deux sous.

GIBORY, *visiblement blessé.*

Vous n'y connaissez rien, rien du tout !

MADAME GIBORY, *doucement.*

Pas grand'chose.

GIBORY, *menaçant.*

Et vous, que feriez-vous ?

MADAME GIBORY, *de plus en plus douce.*

Je ferais de la prose.

GIBORY, *furieux.*

Essayez !

MADAME GIBORY.

Pourquoi pas !

Un doigt sur son front.

Voyons : « Au laboureur !
A maître Beaufermant, au noble agriculteur... »

GIBORY, *vivement.*

C'est un vers !

MADAME GIBORY, *étonnée.*

C'est un vers ?

BRANOUILLAC, *souriant.*

C'est un vers, ma parole !
C'est un vers !

MADAME GIBORY.

Est-ce assez drôle?

BRANOUILLAC.

Ah! oui, c'est très drôle.

MADAME GIBORY, *à Jeannot.*

Espèce de serin, tu reviendras tantôt.
Va-t'en.

Jeannot sort.

SCÈNE XI

GIBORY, MADAME GIBORY, BRANOUILLAC.

BRANOUILLAC, *s'inclinant.*

Madame!

MADAME GIBORY.

Bon, inscrivez un quartaut
De Barsac.

Branouillac tire son carnet.

Vous tombez à pic, je vous accepte.

Elle va vers la table. — A Gibory.

Nous avons deux couverts de trop.

BRANOUILLAC.

J'ai pour précepte
D'accepter sans façon, sans façon.

GIBORY.

Acceptez.

BRANOUILLAC, *écrivant.*

Un quartaut de Barsac. Un de nos crus vantés.

A madame Gibory.

Quelle année?

MADAME GIBORY.

Hein?

BRANOUILLAC.

L'année?

MADAME GIBORY.

Ah! bah..., dix-neuf cent douze.

A Branouillac.

Suivez votre cliente.

A son mari.

Escortez votre épouse.

A tous deux.

Ne bougez pas!

Allant vers la porte.

Qu'entends-je?

BRANOUILLAC.

Ah ! bon Dieu !

MADAME GIBORY.

Taisez-vous.

Apercevant Jeannot.

C'est Jeannot qui revient...

JEANNOT, *accourant.*

Les v'là tous ! Les v'là tous !

MADAME GIBORY.

Quoi, déjà !

Aux figurants qui entrent.

Taisez-vous, mes agneaux, venez prendre
Vos places.

A quelqu'un.

Mets-toi là.

A tous.

Du calme ! Il faut s'entendre !
Toi, là. Vous, là. C'est bien. Restez debout.

A Branouillac.

Il faut
Vous mettre ici.

BRANOUILLAC.

Très bien.

MADAME GIBORY.

Ne criez pas si haut,

En vérité, vous me feriez perdre la tête.
Deux autres? C'est parfait!

Embrassant un enfant qui se place tout seul.

Bien, toi! Tu n'es pas bête.
Où donc est le bouquet?

JEANNOT, *brandissant un bouquet.*

Le v'là!

MADAME GIBORY, *à Jeannot.*

Bon. Tu diras
Simplement: « Au bon maître! »

JEANNOT, *glorieux.*

Ah! oui.

MADAME GIBORY.

Pas d'embarras,
Tu sais! Dis ces trois mots, avec aplomb, sans rire :
« Au bon maître! » Est-ce bien compris?

JEANNOT.

Oh! j'vas ben l'dire.

MADAME GIBORY.

Attention! ouvrez la porte à deux battants.

GIBORY.

On vient.

MADAME GIBORY.

On vient.

Beaufermant paraît, Germaine à son bras. Octave suit.

C'est lui, Seigneur! il était temps!

SCÈNE XII

Les Mêmes, BEAUFERMANT, GERMAINE, OCTAVE.

JEANNOT.

« Au bon maître! »

TOUS.

« Au bon maître! »

BEAUFERMANT *prend le bouquet des mains de Jeannot.*

On a bien fait les choses,
Un superbe bouquet de bleuets et de roses!
Merci.

Il embrasse Jeannot, serre les mains de quelques-uns.

MADAME GIBORY.

Vous, fier gascon, abordez les cruchons,
Le goulot par ici.

Les bouchons sautent.

Oh! j'ai peur des bouchons.

Tout le monde s'assied. On casse la galette.

BEAUFERMANT, *debout.*

Versez donc à plein verre et que la gaîté brille!
Maîtres et serviteurs, nous sommes en famille.
Amis, vos bons souhaits au cœur me sont allés.

Il lève son verre.

Aux arbres pleins de fruits, à nos champs, à nos blés!
A tous les gains futurs que Dieu voudra permettre!
A vous, amis, enfants, serviteurs!

TOUS.

Au bon maître!

OCTAVE, *debout.*

Je bois aux laboureurs, je bois aux paysans!
Aux derniers survivants de races disparues,
Qu'on n'a pas vus traîner, mornes, à pas pesants,
De rêve ambitieux sur le pavé des rues.

A nos frères, contents du bon pays natal,
Qui vivent simplement comme vivaient leurs pères.
Aux terriens, qui n'ont pas sur le seul capital
Coupablement fondé l'espoir des jours prospères.

Ceux-là du toit champêtre ont maintenu l'orgueil,
Ceux-là n'ont pas voulu que la famille meure;
Quand l'aïeul, au midi, se chauffe près du seuil,
Le rire des berceaux chante dans la demeure.

Les laboureurs ont fait gardienne du foyer
La douce paix qui rend douce la servitude;
Sous le joug du travail ils ont dû se ployer,
Mais l'effort redoublé devient une habitude.

Chez eux, sans invoquer la loi d'humanité,
Le vieillard a passé la charrue à l'éphèbe;
Aux poussières du champ friable ils ont jeté
La poussière du grain, et compté sur la glèbe.

Robustes ouvriers de la plaine et des monts,
Ils viennent cultiver les biens héréditaires;
Enivrés du grand air qui gonfle leurs poumons,
Forts du sang généreux qui court dans leurs artères.

J'ai vu, quand Messidor allumait son soleil,
L'attaque des faucheurs contre les moissons blondes;
Dans le blé mur, au sein de l'orge et du méteil,
Les clairs outils faisaient des entailles profondes.

Et les faucheurs, glissant la lame au ras du sol,
Arrachaient la javelle aux avoines houleuses;
Les brûlures du hâle avaient rougi leur col,
Les faux d'acier vibraient entre leurs mains calleuses,

Et j'ai, mes chers amis, bien aimé ce combat.
Il fallait, sous l'effort des lutteurs pacifiques,
Que la grappe obéît et que l'épi tombât,
Pour former le faisceau des gerbes magnifiques.

Et la terre, d'où sont sortis nos vieux pommiers,
Nous montre ses trésors et dit : « Venez tout prendre! »
Et nous, ses fils, toujours nous serons les premiers :
Debout pour l'exalter! debout pour la défendre!...

GIBORY.

Je vais porter un toast!

MADAME GIBORY.

Ah! non.

GIBORY.

Pourtant, ma chère...

MADAME GIBORY, *désignant Octave.*

Après ce monsieur-là, bonhomme, il faut vous taire.
Branouillac, apportez le reste des flacons.

Les bouchons sautent. — A Gibory.

Il faut trinquer.

GIBORY.

Alors, s'il faut trinquer...

TOUS.

Trinquons!

La Hanterie entre sur ces derniers mots, sans être remarqué; quand il parle, on se retourne.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LA HANTERIE.

LA HANTERIE, *menaçant.*

Le village est en fête et la ferme est en joie,
On fait de la musique, on pérore, on festoie.

Désignant son fils et Germaine.

Des amoureux sont là qui se font les yeux doux.
Mort de Dieu! moi je viens pour trinquer avec vous.

Il saisit une coupe et la brise. Les domestiques le saisissent par les épaules.

LES DOMESTIQUES.

Hé! monsieur, nous allons...

LA HANTERIE, *voulant se dégager.*

Quoi?

LES DOMESTIQUES.

Vous mettre à la porte.
Vous y jeter, monsieur!

Beaufermant fait un signe, et commande.

Que tout le monde sorte!

Tous sortent. La porte du fond est restée entr'ouverte et Beaufermant revient sur le devant de la scène où se trouve La Hanterie.

SCÈNE XIV

LA HANTERIE, BEAUFERMANT.

BEAUFERMANT.

Nous sommes seuls.

LA HANTERIE.

Je viens, infâme suborneur,
Te donner, en passant, une leçon d'honneur.

BEAUFERMANT.

Sois prompt.

LA HANTERIE.

N'aurais-tu pas quelque chose à m'apprendre?
Parlons donc de mon fils.

BEAUFERMANT.

De ton fils?

LA HANTERIE.

De ton gendre.

BEAUFERMANT, *à part.*

Nous y voilà.

A La Hanterie.

Ton fils, ma foi, nous l'aimons bien,
Gendre ou neveu, mon cher...

LA HANTERIE.

Vous n'aurez pas mon bien.

BEAUFERMANT.

Tu crois? Un coup fameux. Au fait, je m'y hasarde,
Dépouiller son beau-frère...

LA HANTERIE.

Ah! Beaufermant, prends garde!

Mieux armé qu'autrefois et plus fort qu'autrefois,
Je puis...

BEAUFERMANT.

Si tu pouvais baisser un peu la voix,
Beau visiteur! Le temps n'est plus à la risée.
Autrefois! pour t'entendre on ouvrait la croisée
Et d'un vallon à l'autre il nous venait souvent
Des lambeaux de clameurs dans les souffles du vent.

LA HANTERIE.

C'est possible.

BEAUFERMANT.

Autrefois! tu trouvais sur la côte
Mes pommiers trop soignés et ma maison trop haute.
Tu nous apostrophais de loin. Ton rire épais
Montait jusqu'à la ferme où nous vivions en paix.
Or, comme j'opposais le silence à ta rage,
Fanfaron, tu doutas longtemps de mon courage,
Jusqu'au jour où, prenant cela d'un autre ton,
Je fis plier tes reins sous ton propre bâton.
T'en souviens-tu ?

LA HANTERIE.

Monsieur !

BEAUFERMANT.

C'est avec une gaule
Qu'ensuite je frappai. N'as-tu plus à l'épaule
La marque du grand coup sous lequel tu tombas?
Tu n'aimes pas beaucoup les récits des combats.

Je comprends. Si tu veux, nous irons voir la place
Où j'ai mis, gros faquin, mes cinq doigts sur ta face.

LA HANTERIE.

Monsieur, je vous croyais de ces coups repentant.

BEAUFERMANT.

En es-tu bien guéri? Muet pour un instant,
Tu n'as pu renoncer à ta mauvaise guerre.
Sans me nommer, c'est toi qu'on entendait naguère
Dépeindre aux habitants de ce canton troublé
La banqueroute entrant chez un semeur de blé.
D'aucuns cherchaient déjà mes brebis disparues,
On vendait mes chevaux... Tu vendais mes charrues!
Du seuil de ton manoir au seuil de ma maison,
Tu jetais un pont d'or, et le double horizon
Au terme d'un contrat te livrait ses deux crêtes.
Déjà tu me faisais des charités discrètes,
Tu t'affligeais, parlant des miens la larme à l'œil.
Ma chute n'ayant pas justifié ton deuil,
Tu déclaras, — j'ai même ici la chose écrite —
Que tu m'avais sauvé, — sauvé! bon hypocrite!
Et tu n'as pas trouvé le sacrifice amer?
Ton cœur, La Hanterie, est grand comme la mer!

LA HANTERIE.

J'attendais froidement la fin de l'algarade.

BEAUFERMANT.

La fin, mais je n'ai pas fini, mon camarade.

LA HANTERIE.

Tu sais pourquoi je viens, tu le sais?

BEAUFERMANT.

En effet.

LA HANTERIE.

Mon fils est-il d'accord avec toi?

BEAUFERMANT.

Tout à fait.

LA HANTERIE.

J'avais raison de croire à votre perfidie,
C'était bien un complot.

BEAUFERMANT.

L'entreprise est hardie.

LA HANTERIE.

Mon fils épouserait votre fille?

BEAUFERMANT.

Jamais!

LA HANTERIE.

Qu'as-tu dit?

BEAUFERMANT.

Si tu vois cela, je te permets,
Gros poltron, de frapper sans que mon bras se lève
Pour arrêter le tien.

LA HANTERIE, *à part.*

Que dit-il? Est-ce un rêve?

A Beaufermant.

Alors, tu ne veux pas non plus?...

BEAUFERMANT

Je ne veux rien.
Si nous aimons ton fils, nous méprisons ton bien.
Dors tranquille et va-t'en!

La Hanterie fait quelques pas, puis revient.

LA HANTERIE.

Que veux-tu? l'on t'accuse...
Parbleu, si j'avais su... Beaufermant.

BEAUFERMANT.

Pas d'excuse.
Tu m'en as fait hier de trop plates.

LA HANTERIE.

Comment?

BEAUFERMANT.

Oui, par un comité poussé péniblement,
On t'a choisi, mon cher, sous les refus d'un autre.
Candidat, devant moi, tu fis le bon apôtre.
Ah! tu savais plier dans les commencements.

LA HANTERIE.

Je pliais?

BEAUFERMANT.

Oui, la ruse étonna les Normands;
A même toi, grand homme, ils ont bien ri sous cape.

LA HANTERIE.

Les Normands...

BEAUFERMANT.

Peuple fin, que jamais l'on n'attrape.
Or, à tous les banquets, c'était moi qui parlais
Et tu criais : « Bravo! Bravo! » — Quels plats valets,
Ces candidats! J'ai vu, dans ces jours de frairie,
Ton manoir s'incliner devant ma métairie.
J'ai vu cela!

LA HANTERIE.

C'est faux!

BEAUFERMANT.

Du calme!

LA HANTERIE.

Mon sang bout!
Je...

BEAUFERMANT.

Laisse-le bouillir.

LA HANTERIE.

Adieu!

BEAUFERMANT, *l'arrêtant.*

Reste. Après tout,
L'histoire est amusante, il faut que tu l'avales.

LA HANTERIE.

Je répondrai!

BEAUFERMANT.

Tu répondras par intervalles,
En visiteur poli.

LA HANTERIE.

Comme un père sensé
Qui songe à l'avenir...

BEAUFERMANT.

Revenons au passé.
La campagne fut dure, au cours d'une tournée,
Tu me dis : « Beaufermant, si j'allais cette année
Te souhaiter ta fête? A bientôt, car je veux
A tant de dévouement répondre par des vœux.
Oubliant pour un jour les soucis politiques,
Beaufermant, j'irai boire avec tes domestiques.
Pour tant de pauvres gens, je vois ce que tu fais,
Je veux prendre ce soin de vanter tes bienfaits.
Tu passes au conseil en tête de la liste.
Mais c'est juste, après tout, fermier socialiste. »
Puis au débordement laissant un libre cours :
« Je veux te régaler de mon premier discours!
Criais-tu. Je le veux! J'irai, la page est faite. »
Et tu n'as pas manqué : c'est aujourd'hui ma fête!

LA HANTERIE.

J'ai mal choisi, c'est vrai, j'en conviens.

BEAUFERMANT.

Mal choisi!
Voyez : dirait-on pas qu'un remords l'a saisi?
Le doute s'est enfui, les craintes sont passées,
Il n'a plus maintenant que de bonnes pensées.
Le loup se fait agneau : le danger disparaît,
Il faut savoir plier quand c'est notre intérêt,
Car toute hypocrisie est faite, chose habile,
De réserve prudente où s'apaise la bile.
Allons, tu peux parler, gronder, tu peux haïr!
Laisse donc la colère ancienne t'envahir;
Ton tapage, après tout, valait bien ton silence.

LA HANTERIE.

Je ne m'attendais pas à cette violence.
Je...

BEAUFERMANT.

Lequel de nous deux va se mettre à genoux?
Voyons, et souvient-il, beau-frère, que chez nous,
Au temps où mes enfants souriaient à leur mère,
Chaque berceau souffrit de ta rancune amère.
As-tu donc désappris, as-tu donc oublié
Ce langage ironique où sifflait ta pitié?
On baptise un enfant : « A quand l'autre baptême, »
Demandais-tu? Le monde approuvant ton système,
Tu parlais de ruine à chaque nouveau-né,
Ajoutant : « Dieu merci, moi, j'ai mieux gouverné

Ma barque? Un seul enfant, un seul. Foin du partage!
Pas de paternité qui coupe l'héritage! »
Ah! comme en ce pays on t'a bien écouté.
Égoïsme, calcul infâme, lâcheté!
Comme on t'a bien compris! Partout, à droite, à gauche,
Un héritier... Ces enfants-là..., la mort les fauche.
Prends garde, ton calcul est faux! Dieu frappe un jour
La maison sans berceau, le foyer sans amour;
Il brise en un instant l'espoir de vingt années.
Familles sans enfants, familles condamnées.
On y cherche un profit, j'y vois un mal profond :
L'héritier meurt, le nom s'éteint et les biens vont
A ceux qui n'ont pas fait de calcul.

LA HANTERIE.

L'homme austère,
Qui pour ses huit enfants fait huit parts de ma terre!
Le bon voisin, le bon ami, le bon parent
Qui verrait d'un œil sec, d'un cœur indifférent,
La mort frapper mon fils, si la mort inhumaine
Le rendait en un jour maître de mon domaine!
Le laboureur ici menace l'herbager.
« Çà, votre fils est mort, il faudrait partager. »
Partager! Vous aimez les biens que l'on divise.
Nous n'avons pas, monsieur, pris la même devise;
Monsieur, vous m'obligez à vous dire en deux mots :
Que je n'ai point gardé mes champs pour vos marmots;
Et qu'ils ne sont pas là, brave homme, de les prendre.

BEAUFERMANT.

Brave homme, ils pourraient bien quelque jour les défendre.

Le parent qui grandit doit valoir l'étranger;
Si notre terre un jour courait quelque danger,
Si les balles sifflaient à l'endroit où nous sommes,
Les marmots pourraient bien montrer qu'ils sont des hommes.
Je t'engage, beau-frère, à quitter tes grands airs,
Car si l'on t'écoutait, nos champs seraient déserts.
Pour la moisson, pour le labour, pour la semaille,
Pour la guerre, après tout, il faut de la marmaille.
Et dans tous les travaux et dans tous les combats,
Nous prêtons nos enfants à ceux qui n'en ont pas.

LA HANTERIE.

Puisque nous les payons, le travail vous rapporte,
Il faut de l'or aussi, monsieur.

BEAUFERMANT, *le bras tendu.*

Voici la porte!

La Hanterie remonte pour sortir.





ACTE TROISIÈME

Le salon des La Hanterie comme au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

LA HANTERIE, MADAME LA HANTERIE.

MADAME LA HANTERIE, *entrant.*

Vous n'avez rien reçu ?

LA HANTERIE, *assis, feuilletant des papiers.*

Non, je vous l'aurais dit.

MADAME LA HANTERIE.

Quoi ! pas de lettre encor.

LA HANTERIE, *se levant.*

Allez, je suis maudit !
Autour de moi plus rien, le silence et le vide.

Des lettres de son fils un vieillard est avide.
Jamais, depuis le jour où le mien m'a quitté,
Je n'ai si bien compris l'affreuse vérité.
Je suis abandonné. Jamais, comme à cette heure,
Je n'ai senti mon fils absent de ma demeure.
Je voudrais à mon tour quitter cette maison
D'où j'ai pu voir, un jour, dans le morne horizon,
Sans qu'il se détournât, mon enfant disparaître.
Fils ingrat!

MADAME LA HANTERIE.

Malheureux plutôt.

LA HANTERIE.

Haineux peut-être.

MADAME LA HANTERIE.

Vous ne l'avez jamais compris.

LA HANTERIE.

Je l'ai sauvé.
Il s'était compromis.

MADAME LA HANTERIE.

Vous l'avez relevé,
C'est vrai.

LA HANTERIE.

J'avais des droits à sa reconnaissance;
Quand vous l'avez reçu jadis en mon absence,
Ce rare visiteur ne m'a pas attendu

Même un jour, c'eût été pour lui du temps perdu.
Un fils contrarié, poussé par la folie,
Se sauve; il joue, il perd; je paie et l'on m'oublie.

MADAME LA HANTERIE.

Vous vous trompez, c'est lui...

LA HANTERIE, *l'arrêtant.*

Je connais vos discours.
Laissez-moi l'oublier.

MADAME LA HANTERIE.

Vous en parlez toujours.

LA HANTERIE.

Parti! depuis trois ans! ah! cette inquiétude,
Je devrais la cacher... Mais dans ma solitude,
Je veux penser tout haut, ayant souffert tout bas.
C'est étrange, au dehors, lorsque j'entends des pas,
Plein d'espoir, tout tremblant, je cours à la fenêtre;
Dans le sentier voisin, je crois le reconnaître.
Le cœur me bat plus fort qu'en face d'un danger.
Je descends vers mon fils, je trouve un étranger,
Un visiteur banal dont la gaîté me blesse,
Et je remonte ici, honteux de ma faiblesse,
Prêt à pleurer.

MADAME LA HANTERIE.

Mêlons, dans notre amour pour lui,
Aux tristesses d'hier les craintes d'aujourd'hui.

LA HANTERIE.

Vous craignez ?

MADAME LA HANTERIE.

Je crains tout !

LA HANTERIE.

Allons donc !

MADAME LA HANTERIE.

Il me semble
Qu'un malheur est sur nous.

LA HANTERIE.

Vous tremblez ?

MADAME LA HANTERIE.

Je ne tremble
Que pour lui, Dieu le sait !

LA HANTERIE.

Encor des visions.
Voyons, pensez plutôt...

MADAME LA HANTERIE.

A nos illusions,
Aux chimères d'antan trop souvent caressées.
Tous ces projets encore occupent vos pensées.
Vous souffrez, mais un jour tout ceci finira.
Vous croyez fermement que l'absent reviendra
Guéri de son amour ?

LA HANTERIE.

Pourquoi pas, je vous prie ?

Octave est oublié. Vous savez qu'on marie
Germaine ?

MADAME LA HANTERIE, *vivement.*

Elle n'a pas trahi le bien-aimé,
Car à d'autres projets tout son cœur est fermé !
Je sais tout. Je sais bien que Germaine est fidèle
Et c'est avec fierté que je vous parle d'elle.

LA HANTERIE.

Cette fureur d'éloge où vous vous emportez
M'ennuie horriblement. Gardez donc vos fiertés
Pour nous.

MADAME LA HANTERIE.

Pour nous ?

LA HANTERIE.

Pour moi, car votre demoiselle,
Vous avez beau l'aimer, je n'irai pas chez elle.
Tout mon orgueil résiste à votre sentiment.
Quel que soit mon chagrin, quel que soit mon tourment,
On ne me verra pas, en proie aux railleries,
Offrir à Beaufermant mon fils et mes prairies !
Pour agir de la sorte et pour s'humilier,
Il faut être sans cœur..., il faudrait oublier !
Je me souviens !... Si mes fiertés gênent les vôtres,
Allez vous consoler, madame, chez les autres.

Il sort.

SCÈNE II

MADAME LA HANTERIE, MONSIEUR *et* MADAME GIBORY.

GIBORY, *à madame La Hanterie.*

Votre mari, madame?

MADAME GIBORY, *interrompant.*

Hé! je l'ai vu sortir.

MADAME LA HANTERIE, *vivement.*

Octave a-t-il écrit?

MADAME GIBORY.

Oui!

GIBORY.

Non.

MADAME GIBORY, *à son mari.*

Pourquoi mentir?

GIBORY, *à madame La Hanterie.*

Votre mari.

MADAME LA HANTERIE, *inquiète.*

Je vais le chercher... C'est d'Octave
Qu'il s'agit?

GIBORY.

Ce n'est rien, madame.

MADAME GIBORY.

C'est très grave.

Madame La Hanterie sort.

SCÈNE III

MONSIEUR *et* MADAME GIBORY.

GIBORY, *à sa femme.*

Tu brusques tout.

MADAME GIBORY.

Tant mieux, nous allons respirer.
Tu parleras au père, et moi j'irai pleurer
Avec la mère. O Dieu! tiens! ce bonhomme infâme,
Je le déteste!

GIBORY.

Allons, toujours la même femme!
Puisque dans leur chagrin nous sommes de moitié,
Repoussons la colère au nom de l'amitié.
Leur fils parti, trois ans sans la moindre nouvelle,
Je les plains tous les deux, ma foi!

MADAME GIBORY.

Je ne plains qu'elle,
La mère, entendez-vous?

GIBORY.

Eh! le père a payé
Les dettes de son fils.

MADAME GIBORY.

On l'en a tant prié!
Octave a trop souffert pour mériter un blâme.

GIBORY.

Vous avez trop de cœur.

MADAME GIBORY.

Et toi tu n'as pas d'âme.

GIBORY.

Enfin!

MADAME GIBORY.

Tu n'entends rien aux choses de l'amour.
On a martyrisé l'enfant, si bien qu'un jour
Il est parti. Monsieur, j'approuve sa révolte.
Quand on brise un amour, voilà ce qu'on récolte.
Il a joué, perdu...

GIBORY.

Le chiffre...

MADAME GIBORY, *avec hauteur.*

C'est payé,

N'est-ce pas? de l'argent, il t'en a renvoyé;
Il a pendant deux ans travaillé comme un ange.
Il s'est fait financier, il a pioché le change...

GIBORY.

Voyez le résultat...

MADAME GIBORY.

Je sais qu'un juif maudit
L'a compromis.

GIBORY.

Volé.

MADAME GIBORY.

Ce juif est un bandit.

GIBORY.

Mais nous sommes d'accord.

MADAME GIBORY.

Octave est l'honneur même.

GIBORY.

C'est certain.

MADAME GIBORY.

Il nous faut en ce péril suprême?

GIBORY.

Quatre cent mille francs.

MADAME GIBORY.

Vous les aurez.



GIBORY.

Fort bien.

Alors La Hanterie...

MADAME GIBORY.

Engagera son bien.

GIBORY.

Tout son bien?

MADAME GIBORY.

S'il le faut!

GIBORY.

C'est un homme terrible.

Ah! je l'entends d'ici... Tout son bien..., c'est horrible.

MADAME GIBORY.

Vous avez peur?

GIBORY.

C'est vrai, mais j'irai jusqu'au bout.

MADAME GIBORY.

Laissez-moi lui parler.

GIBORY.

Non, vous gâteriez tout!

MADAME GIBORY, *haussant les épaules.*

Ah!

SCÈNE IV

LES MÊMES, BRANOUILLAC.

BRANOUILLAC, *entrant.*

Bon Dieu!

MADAME GIBORY, *repoussant Branouillac.*

Bon, c'est bon!

BRANOUILLAC, *allant vers Gibory.*

Alors, je vous dérange?

Les affaires...

GIBORY, *écartant Branouillac.*

C'est bon...

Il sort.

SCÈNE V

BRANOUILLAC, *seul. Toujours l'accent gascon.*

Un couple fort étrange.

Consultant son carnet.

Voilà bientôt trois ans qu'ici je n'ai vendu

Un seul verre de vin. On dit : « C'est entendu.
Pour la prochaine fois. » Allons, pour la prochaine!
J'arrive, et, tout à coup, l'orage se déchaîne.
Des larmes, des sanglots, des cris... C'est ennuyeux.
Mon Dieu! le vin nouveau pousse un peu le vin vieux.
On m'invite, premier plaisir que je partage,
Et je gagne un peu plus : voici l'autre avantage.
Jadis dans ce manoir on buvait tour à tour
Et du château-Laffitte et du château-Latour;
Quelque grand clos-Vougeot, quelque fin romanée
Nous faisait au dessert la trogne illuminée.

Montrant le portrait de La Hanterie.

Le rire ouvrait la lèvre et le double menton
Du maître palpitait sous le flot du Corton.
Et maintenant, plus rien.

Au portrait.

Bonhomme au front sévère,
Tu ne veux plus tremper tes lèvres dans un verre.
Toujours tonnant, toujours grondant, toujours fâché,
Tu grondes tellement que ton fils t'a lâché.
Cadédis! Il a pris, pour fuir cette tempête,
De la poudre, ma foi, qu'on nomme d'escampette.
Le père a tous les torts. Voici mon jugement :
Si le père était là, je dirais crânement,
Je... Tiens, de ce côté quelque chose démarre.

Collant son oreille à la boiserie.

Dispute! Je m'en vais fuir ce beau tintamarre.

Je décampe.

Rencontrant La Hanterie qui entre.

Bon Dieu!

SCÈNE VI

BRANOUILLAC, LA HANTERIE.

LA HANTERIE, *brutal.*

C'est vous qui gasconniez?

BRANOUILLAC, *aimable.*

On gasconne!

LA HANTERIE.

Du vin, j'en ai dans mes greniers,
Ma remise en est pleine et ma cave en regorge.
Viendriez-vous encor pour me prendre à la gorge?

BRANOUILLAC.

Mais je n'ai pas parlé de vin.

LA HANTERIE.

Tous mes hangars
En sont bondés.

BRANOUILLAC.

Bondés! bondés! quels yeux hagards.

LA HANTERIE.

Mon vin n'est pas tiré, je vais le mettre en vente
Au rabais.

BRANOUILLAC.

Au rabais! Cet homme m'épouvante.

LA HANTERIE.

Du vin, je n'en veux plus.

BRANOUILLAC.

Pourtant.

LA HANTERIE.

Je n'en veux pas!
Vous perdez votre temps, votre peine et vos pas.
Pourquoi vous obstiner?

BRANOUILLAC.

Une vieille habitude.
Vous aimez le bon vin?

LA HANTERIE.

J'aime la solitude.

Montrant la porte.

C'est fini..., Branouillac... Je ne puis, je verrai.

BRANOUILLAC.

Pour la prochaine fois... Eh bien, je reviendrai,
Nous reviendrons.

LA HANTERIE.

Nous, qui?

BRANOUILLAC.

Je garnirai la cave
Bientôt, dans quelques jours, avec ce bon Octave.

LA HANTERIE, *étonné.*

Avec mon fils?

BRANOUILLAC.

Lui-même.

LA HANTERIE, *serrant le bras de Branouillac.*

Ah! Branouillac.

BRANOUILLAC, *se dégageant comme pour sortir.*

Vraiment
J'aime bien votre fils.

LA HANTERIE, *affectant l'indifférence.*

C'est un gaillard!

Ramenant Branouillac.

Comment,
Vous l'avez rencontré?

BRANOUILLAC, *sur le devant du théâtre.*

Je fumais un cigare,
Place de l'Odéon... Alors, sans crier gare,
Il me tombe dessus... Je fus fort étonné.

Il me dit : « Branouillac, avez-vous déjeuné? »
« Non. » Lors il ajouta : « Quand vous verrez mon père,
Branouillac... »

LA HANTERIE.

Branouillac?

BRANOUILLAC.

« Dites-lui que j'espère
Le revoir bientôt. »

LA HANTERIE.

Ah!

BRANOUILLAC.

Votre fils est gentil.
Le repas fut très gai; nous avions un rôti
De bécasses, les mots nous arrivaient en foule;
Nous parlions du pays, des grands bois, de la croule
Et de vous, donc!

LA HANTERIE, *content.*

Quel jour était-ce?

BRANOUILLAC.

L'autre jour.
Nous bûmes au dessert un grand château-Latour.

LA HANTERIE, *l'arrêtant.*

Inscrivez.

BRANOUILLAC.

Quoi!

LA HANTERIE.

Latour. Quartaut.

BRANOUILLAC.

Expédiable ?

LA HANTERIE.

Quand vous voudrez.

BRANOUILLAC.

Facture ?

LA HANTERIE.

A trente jours.

BRANOUILLAC.

Ah ! diable !

Consultant son prix courant. — A La Hanterie.

Latour, deux mille francs : cela fait cinq cents francs
Le quartaut.

LA HANTERIE, *généreux.*

Cinq cents francs.

BRANOUILLAC.

On aime les gens francs.
Par-dessus le marché, je vais mettre, cher maître,
Cent bouchons.

LA HANTERIE, *gai.*

Cent bouchons !

BRANOUILLAC, *écrivant.*

Vous allez le permettre?
Par-dessus le marché, je dis que nous lâchons
Cent bouchons.

LA HANTERIE, *aimable.*

Cent bouchons.

BRANOUILLAC, *montrant son carnet.*

Regardez! cent bouchons.

LA HANTERIE.

Sortons-nous?

BRANOUILLAC.

Volontiers. Il fait un temps superbe.
Je voudrais comme un bœuf...

LA HANTERIE.

Quoi?

BRANOUILLAC.

Me vautrer dans l'herbe

LA HANTERIE, *poli.*

Passez donc.

Branouillac sort. — Apercevant Gibory qui entre par une autre porte.

Gibory!

SCÈNE VII

GIBORY, LA HANTERIE.

GIBORY.

Deux mots!

LA HANTERIE.

C'est important?

GIBORY.

Important.

LA HANTERIE.

Je reviens.

GIBORY.

Tout à l'heure?

LA HANTERIE.

A l'instant.

Il sort.

SCÈNE VIII

GIBORY, *seul.*

Il est gai..., d'où lui vient cette humeur débonnaire?
Il est gai..., lui, brutal et sombre d'ordinaire!
Il rit, le malheureux, et son fils est perdu.
Inabordable hier, qui peut l'avoir rendu
Rayonnant tout à coup? c'est bizarre... Ah! j'y songe,
Peut-être Branouillac..., oui... Je flaire un mensonge.
Raisonnons : tout menteur est un audacieux;
Branouillac aura fait miroiter à ses yeux
Un espoir chimérique, et cela rend ma tâche
Plus difficile... Allons, je ne suis point un lâche!
L'enfant compte sur moi, c'est promis! J'ai du cœur!
Je parlerai... Voyons. Pourtant... Voilà, j'ai peur.

SCÈNE IX

LA HANTERIE, GIBORY.

LA HANTERIE, *entrant en se frottant les mains.*

Ah! bonjour, Gibory!

GIBORY.

Bonjour.

LA HANTERIE.

Dans la prairie
L'herbe pousse.

GIBORY, *gêné.*

Il fait beau. L'aubépine est fleurie.
Un bon printemps... Les bœufs... Hum!

LA HANTERIE.

Les bœufs sont couchés.
J'aurai dans quelques mois la tête des marchés.

GIBORY, *fixant La Hanterie.*

Tu n'y tiens pas.

LA HANTERIE.

Mais si!

GIBORY.

Mais non, ton fils te manque.

LA HANTERIE.

Mon fils est un gaillard! Que fait-il?

GIBORY.

De la banque.

LA HANTERIE.

A Paris, oui, je sais.

GIBORY, *vivement.*

Tu sais!

LA HANTERIE, *à part.*

Dissimulons.

GIBORY.

Plains-moi.

LA HANTERIE.

Pourquoi?

GIBORY.

Je viens pour te parler.

LA HANTERIE.

Allons!

Parle.

GIBORY, *cherchant un papier.*

Ton fils m'écrit. Je vais.

LA HANTERIE.

Pas de mystère,

Je sais tout. Je voudrais l'annoncer à la terre.

Mon fils revient!

GIBORY.

Tu crois?

LA HANTERIE.

Ton secret est le mien.

Mon fils! ah! ah! comment se porte-t-il?

GIBORY.

Pas bien.

LA HANTERIE.

C'est la peur; il s'émeut toujours à mon approche,
Il faut le rassurer. Tu sais, pas un reproche.
Ami, pour le sauver, j'ai donné tout mon or
A ce vieil usurier, qui dit : « Encor, encor, »
Et dont la face glabre aux billets s'illumine.
Je l'aurais étranglé. L'as-tu vu sur ma mine?
Ai-je tremblé, crié, protesté, menacé,
Quand j'ai vu disparaître un trésor amassé
En cachette, par moi? Je frémis quand j'y pense :
Cinquante mille francs! Mais j'ai ma récompense :
Mon fils revient.

GIBORY.

De quand le sais-tu?

LA HANTERIE, *souriant.*

D'aujourd'hui.
Ne fais pas l'ignorant. Parlons un peu de lui.
Ami, la vie est triste au foyer solitaire.
A-t-il su que j'avais vendu ce coin de terre,
Là-bas?

GIBORY.

Ton fils sait tout, et rien n'est plus touchant
Que les bons sentiments...

LA HANTERIE.

Ah! vois-tu, vendre un champ!

Vendre un champ! c'est affreux! Mon champ bordait la route.
Cent cinquante pommiers.

GIBORY, *interrompant.*

La Hanterie, écoute.
Octave, après avoir joué, s'était promis
De rassurer enfin son père et ses amis.
A tout prix il voulait, donnant plus qu'on n'espère,
Contenter ses amis et rembourser son père.

LA HANTERIE.

C'était bien.

GIBORY.

Il l'a fait, j'ai reçu certain pli...

LA HANTERIE.

Une lettre? Un billet?

GIBORY.

De bons billets rempli.
Deux ans de fier travail! J'en gardais la surprise,
Afin de..., pour...

LA HANTERIE.

D'où vient l'argent?

GIBORY.

D'une entreprise
Excellente d'abord.

LA HANTERIE.

Comment! d'abord?

GIBORY.

Mon Dieu...
Des fluctuations..., car la Bourse est un jeu.
Tu sais : la baisse hier, après-demain la hausse.
Un bruit qui se répand... Quand la nouvelle est fausse,
Le cours remonte...

LA HANTERIE.

Ah ! oui.

GIBORY.

Ce cher Octave était
Admis dans le conseil.

LA HANTERIE.

Vraiment !

GIBORY.

On l'écoutait,
Car on avait sur lui de hautes références.
Honnête, travailleur, instruit, des espérances,
Un père conseiller général, et des bois,
Et des champs et des prés ? Tu saisis ?

LA HANTERIE.

Oui, je vois,
Parbleu !

GIBORY.

Tu vois, c'est bien. D'abord des dividendes
Surprenants.

LA HANTERIE.

Vingt pour cent?

GIBORY.

On exploitait des landes.

LA HANTERIE.

Vraiment! Où donc?

GIBORY.

Au diable... Octave cependant
Faisait marcher l'affaire... Il devint président...
Chaque jour on montait vers des cotes nouvelles...

LA HANTERIE, *glorieux.*

Dans ma famille...

GIBORY.

Quoi?

LA HANTERIE.

Nous avons des cervelles.

GIBORY.

Des cervelles?

LA HANTERIE.

Je suis heureux d'apprendre... Bon.
Continue...

GIBORY.

Un beau jour, la valeur fit un bond
Pour retomber; alors, les actions baissèrent.

Les membres du conseil... Hum! Je crois qu'ils laissèrent
Ton fils tout seul.

LA HANTERIE.

Tout seul?

GIBORY.

Tout seul.

LA HANTERIE.

Alors, mon fils
A dû réaliser de superbes profits?

GIBORY.

Quand les amis s'en vont, mon cher, c'est mauvais signe.
Octave se montra très loyal et très digne.
Des fonds de roulement il sauva la moitié,
De sorte que je viens implorer ta pitié
Pour le reste.

LA HANTERIE.

Es-tu fou?

GIBORY.

Ma douleur est profonde,
Ton fils est compromis, perdu, toi seul au monde
Peux le sauver.

LA HANTERIE.

Sauver! Mais tu perds la raison.

GIBORY.

Quatre cent mille francs ou ton fils en prison.

LA HANTERIE.

En prison. La menace est forte.

GIBORY.

Je supplie!

LA HANTERIE.

Ta prière est d'un fou.

GIBORY.

Mais.

LA HANTERIE.

Garde ta folie,
Je garde mon argent... D'où vient ce beau transport?
Tu pensais..., tu voulais... Je vois... Tu n'es pas fort.
Il faudrait ajouter la ruine au supplice,
D'après toi? Cher ami, tu viens comme un complice ..

GIBORY.

La Hanterie, un mot...

Madame La Hanterie entre avec madame Gibory.

SCÈNE X

LES MÊMES, MADAME LA HANTERIE, MADAME GIBORY.

LA HANTERIE.

Tu viens, comme un voleur,

Au profit d'étrangers exploiter ma douleur!
Ah! mon fils est perdu! Ton grand cœur se révèle.
Si j'allais devant toi me brûler la cervelle?

A Gibory qui veut parler.

Payer..., moi qui pensais... Ah! oui. Vraiment! Tais-toi,
Je ne veux pas payer! Qui donc oserait...

MADAME LA HANTERIE.

Moi.
Je défendrai mon fils, je viens défendre Octave,
Mon enfant.

LA HANTERIE.

Votre fils, madame?

MADAME LA HANTERIE.

Notre esclave!
Qui n'a jamais trouvé de joie à notre seuil
Et qui fut le martyr de notre double orgueil.
Je voudrais consoler sa pauvre âme blessée.
Je lui donne mon or, mon cœur et ma pensée.
Je souffre tant du mal que les autres lui font,
Je l'aime, voyez-vous, d'un amour si profond,
Que je voudrais pour qu'il m'entende et me réponde
Déposer à ses pieds tous les trésors du monde.
Mon fils, mon bien-aimé, dans ton morne abandon
J'ai soif de tes baisers, j'ai soif de ton pardon.

LA HANTERIE.

Madame, assez de pleurs, assez de mômeries!
Pensez-vous me gagner à vos sensibleries?

Il faudrait, d'après vous, que de ce protégé
J'obtinsse le pardon de ce qu'il m'a mangé ?
C'est trop fort. Vous l'aimez, madame, avec usure,
Et vos bontés pour lui dépassent la mesure.
Si par malheur j'allais le prendre sur ce ton,
Vous iriez mendier bientôt dans le canton,
Vous iriez pleurnicher dans les gentilhommières
Et coucher sur la paille au nez de vos fermières.
Je vendrais mes moutons, mes vaches, mes chevaux,
Je vouerais ma vieillesse aux pénibles travaux,
Je prendrais la charrue et, cessant d'être maître,
A quelques gens de rien, moi, j'irais me soumettre !
Je verrais la misère assise à mon foyer.
Tenez, entre mes mains je voudrais vous broyer.

MADAME LA HANTERIE.

Vous pouvez...

LA HANTERIE.

Ah ! le coup va suivre la menace !
Allez-vous-en ! Sortez !

MADAME LA HANTERIE.

Je reste !

LA HANTERIE.

Quelle audace !
Vous me résisteriez ?

MADAME LA HANTERIE.

Pour la première fois.
Jusqu'ici, j'ai toujours écouté votre voix.

Acceptant le servage où vous m'avez réduite,
Sur votre ambition j'ai réglé ma conduite;
La femme s'est soumise à l'homme triomphant
Et pour plaire à l'époux j'ai perdu mon enfant.
Quand le fils autrefois recherchait nos caresses,
Souvent votre colère arrêta mes tendresses
Et je n'ai pas ouvert tout mon cœur révolté
A celui qui souffrait de votre vanité!
Oh! non, je n'osais pas, j'avais peur, j'étais lâche!
Vous avez jusqu'au bout accompli votre tâche,
Poursuivi votre rêve et manœuvré si bien,
Que l'enfant n'est plus là, que nous n'avons plus rien!
Et que ces prés, ces champs, ces bois, jadis les nôtres,
Sacrifiés ou non, malgré vous, sont à d'autres.

LA HANTERIE.

Pas encor; de mon droit vous faites bon marché.
Vous abandonnez tout quand je n'ai rien lâché.
Vous semblez ignorer?

MADAME LA HANTERIE.

Le privilège insigne,
Un droit contre l'honneur!... Vous en étiez bien digne.

LA HANTERIE.

Vous m'insultez! Je vous défends! Vous vous tairez!

MADAME LA HANTERIE.

Vous pouvez menacer autant que vous voudrez :
Autrefois, je tremblais; naguère, j'étais femme;
A présent je suis mère et je vous trouve infâme!

Vous n'étoufferez pas le cri de ma douleur,
J'ai trop pleuré, j'ai trop souffert : je n'ai plus peur!

LA HANTERIE.

Ce bel emportement vous a-t-il soulagée?
Madame, en vérité, vous voilà bien changée.
Soit. Raisonnons.

MADAME LA HANTERIE.

Le cœur ne sait pas raisonner.

LA HANTERIE, *mollement.*

Notre fils est coupable!

MADAME LA HANTERIE.

Il faut lui pardonner.

LA HANTERIE.

Pardonner..., pardonner..., et payer?

MADAME LA HANTERIE.

C'est tout comme.

LA HANTERIE.

Quatre cent mille francs, voyez un peu la somme!

MADAME LA HANTERIE.

Je vois mon fils.

LA HANTERIE.

Payer?... vous en parlez, vraiment?...
Et comment vivrons-nous?

MADAME LA HANTERIE.

Nous vivrons simplement,
Mais nous pourrons encor marcher la tête haute.

LA HANTERIE.

Ah çà! dirait-on pas que j'ai commis la faute!
Du désastre d'hier on me fait aujourd'hui
Responsable, il me faut...

MADAME LA HANTERIE.

Ramener tout à lui,
A l'enfant, écouter sa demande importune :
Notre fils reste seul devant notre fortune ;
A part lui, trouvez donc quelque chose ici-bas?
Comme il nous aimerait si...

LA HANTERIE.

Je ne comprends pas.
Vous vendriez vos champs, vos prés, votre demeure?
Ah! si je fais cela, madame, que je meure!

MADAME LA HANTERIE.

Et quand vous serez mort, il paîra.

LA HANTERIE.

Vous croyez?

MADAME LA HANTERIE.

Ami, n'hésitez plus, soyez brave, soyez
Bon, soyons fiers!... Ami, ne faisons pas attendre
Notre enfant.

LA HANTERIE.

Il faudrait réfléchir.

MADAME LA HANTERIE.

Il faut vendre.
Commencez par mes biens, ami, je le permets.
Nous en ferons, je crois, beaucoup d'argent.

LA HANTERIE, *terrible.*

Jamais!

MADAME GIBORY, *à La Hanterie.*

Après cela, monsieur, je devrais bien me taire,
Mais quelqu'un vous attend.

LA HANTERIE.

Quelqu'un?

MADAME GIBORY.

Oui, le notaire.

LA HANTERIE.

Chassez-le.

MADAME GIBORY.

Pas moyen.

LA HANTERIE.

Quoi! le notaire oser
Venir ainsi! Je vais moi-même le chasser.

Il sort. Madame La Hanterie suit son mari. Gibory sort après elle.

SCÈNE XI

MADAME GIBORY, *seule.*

Dire que s'il payait, il aurait de quoi vivre
Encor. Le mauvais cœur. Nous allons le poursuivre.

Au moment où madame Gibory se détourne, Germaine entre par une des portes latérales.

SCÈNE XII

MADAME GIBORY, GERMAINE.

GERMAINE.

Octave est arrivé! Mon père est avec lui,
Dans le jardin.

MADAME GIBORY.

Octave?

GERMAINE.

Arrivé d'aujourd'hui.

MADAME GIBORY.

Pauvre enfant!

GERMAINE.

A son père il veut parler lui-même.

MADAME GIBORY.

Mon Dieu! Depuis trois ans! Est-il changé?

GERMAINE.

Je l'aime.

MADAME GIBORY.

Chère enfant!

GERMAINE.

Il se croit perdu!

MADAME GIBORY.

Sauvé.

GERMAINE.

Sauvé?

MADAME GIBORY.

Il fallait de l'argent... Nous en avons trouvé.

A part.

Je m'avance.

A Germaine.

Il fallait deux ou trois signatures,
On les a. Moi je rêve à vos noces futures.

A part.

Je m'avance.

GERMAINE.

Écoutez, heureux ou malheureux,
Je l'aimerai toujours..

MADAME GIBORY.

Ah! les bons amoureux!
Elle parle de lui, toujours il parle d'elle
Dans ses lettres : un cœur aimant, un cœur fidèle,
J'aime ça.

GERMAINE.

Si j'allais lui dire...

MADAME GIBORY.

Attends un peu.

A part.

Il faut le ménager... Elle y court comme au feu.

A Germaine.

Ma chère.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, OCTAVE.

GERMAINE, *désignant Octave.*

Le voici.

MADAME GIBORY, *à part.*

Le voici! comment faire?

GERMAINE, *à Octave.*

Ami, ne sois plus triste, on m'a dit que ton père
Avait signé.

OCTAVE.

Signé! Mais qui t'a dit cela?

GERMAINE.

Quelqu'un.

OCTAVE.

C'est un secret.

GERMAINE.

Peut-être; enfin, voilà,
Tout le monde a signé. Tu n'as plus rien à craindre.
Tout... le... monde a signé.

OCTAVE.

Je suis toujours à plaindre.
Mon père n'a plus rien, je suis pauvre...

GERMAINE, *vivement.*

Tant mieux.

OCTAVE.

Ah! je vois dans ton cœur et je lis dans tes yeux.
Du bonheur qui nous fuit tu restes occupée...

Avec force.

Germaine, je ne puis... Si l'on t'avait trompée...
Mon père tout à coup a donc pris ce parti?

GERMAINE.

Il a signé.

Suppliante, à madame Gibory.

Voyons, répondez...

MADAME GIBORY.

J'ai menti.

OCTAVE, *à madame Gibory.*

Réparant le désastre à votre fantaisie,
Vous mentiez..., vous mentiez, je vous en remercie.

A Germaine.

Et toi, je t'aime. Adieu!

GERMAINE, *l'arrêtant.*

Tu m'as gardé ta foi.
C'est bien. Ne t'en va pas, reste. Je suis à toi!
Sauvé... Je le croyais... J'espérais tout à l'heure...
Mais je saurai pleurer avec celui qui pleure.
Calomnié, vaincu, pauvre, désespéré,
Va je te défendrai.

OCTAVE.

Je suis déshonoré.

GERMAINE.

Non, pour perdre l'honneur il faut être coupable;
Et l'on doit te sauver.

OCTAVE.

Sauver..., nul n'est capable.

GERMAINE.

Qui sait?

OCTAVE.

Ne cherche pas d'espoir à l'horizon.
J'y vois ce que je dois y voir.

GERMAINE.

Quoi?

OCTAVE.

La prison!

GERMAINE.

La prison!

OCLAVE.

Qui flétrit l'honnête homme lui-même.
Oh! tu n'as plus le droit de m'arrêter.

GERMAINE, *l'arrêtant.*

Je t'aime!
Oui, je veux pour toujours, unie à ton malheur,
Partager ton chagrin, souffrir de ta douleur,

Je t'ai donné mon cœur, et ma vie et mon âme;
Je t'admire, je t'aime et je serai ta femme!

MADAME GIBORY, *après avoir regardé par une fenêtre, à Octave.*

Ton père! Où nous cacher?

Résolument, à Octave.

Eh bien! reste!

SCÈNE XIV

OCTAVE, LA HANTERIE.

LA HANTERIE, *entrant sans voir son fils, un papier à la main.*

Ils ont dit
Qu'il fallait consentir à ce marché maudit.
La prison... la prison... Eh bien! qu'on l'emprisonne!
Votre fils... Vous l'aimez... Je n'aime plus personne.
J'ai signé... Non, vraiment, je ne signerai pas!
Et vous tous qui parlez trop haut, parlez plus bas.
Je ne suis pas vaincu : La ruine m'effraye,
Et rien autre. Aux jaloux je cacherai ma plaie.
Calme, j'opposerai tous mes dédains aux leurs,
Et je garderai bien le secret de mes pleurs.
O deuil, ô tristes jours, amère destinée,

Vivre loin de l'enfant et, d'année en année,
Désirer un peu plus la tombe et le linceul!
Vivre tout seul, souffrir tout seul, mourir tout seul!

SCÈNE XV

Les Mêmes, BEAUFERMANT.

OCTAVE.

Mon père!

LA HANTERIE.

Est-ce mon fils?... Est-ce bien lui?

OCTAVE.

Mon père!

LA HANTERIE, *allant vers son fils.*

Mon enfant!... Mon enfant!... Ne pleure pas... Espère.
Ne dis rien... Laisse-moi..., mon enfant... Ta pâleur...
Oh! je vois ton chagrin..., je comprends ta douleur.
Ton père t'aime bien, va! Ta mère t'adore!...
Tu reviens donc vers nous? Tu nous aimes encore?

OCTAVE.

Mon père!

LA HANTERIE.

Je sais tout, tu viens nous retrouver...
Tu reviens..., mon enfant!...

Avec un grand cri.

Ah! je vais te sauver!

La Hanterie se dirige vers la table, signe, arrête Octave et remet le papier à Germaine.

Porte-leur...

- *Apercevant Beaufermant qui entre.*

Beaufermant!

BEAUFERMANT.

Beaufermant, qui t'admire.
Le sacrifice est fait; je comprends ton martyre,
Et l'angoisse mortelle où ton cœur se débat.
Mon cher ami, tu sors très grand de ce combat!
Bon père, homme d'honneur, je t'aime, je t'envie :
Un exemple superbe éclate dans ta vie.
On n'est pas amoindri quand on peut rester fier,
Je tiens à m'excuser des rancunes d'hier,
Car cet acte récent, où ta loyauté brille,
Te place le premier de tous dans la famille!
Laisse-moi d'un rayon éclairer ton chemin,
Ton fils est là...

LA HANTERIE.

Mon fils!

BEAUFERMANT.

Je demande sa main
Pour ma fille.

LA HANTERIE.

Comment!...

BEAUFERMANT, *à tous.*

Amis, il faut qu'on voie
A travers nos chagrins briller un peu de joie.

Serrant les mains de La Hanterie.

Frère, tout ne doit pas disparaître en un jour.
Gardons notre amitié.

Aux jeunes gens.

Gardez bien votre amour,
Enfants, nous vous donnons ici notre parole.

Madame Gibory saute au cou de son mari.

MADAME GIBORY.

Gibory, Gibory, tiens, je vais tomber folle!



Achevé d'imprimer

le vingt-six septembre mil huit cent quatre-vingt-onze

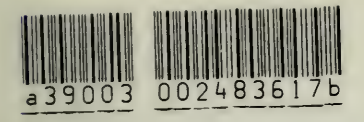
PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

A PARIS

3. 4. - 1422.


CE

a39003 002483617b